

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE TERRITOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

Passage du Nord-Ouest par terre, par lord Milton et M. Cheadles ; Londres.

(Suite et fin.)

II

En suivant du fort Garry au fort Edmonton une ligne à peu près parallèle à la frontière américaine et une centaine de lieues plus au nord, nos deux voyageurs avaient eu à traverser des prairies ondulées, des forêts coupées de clairières et qu'eux mêmes appelaient "des pays de parcs." Maintenant ils vont faire connaissance avec la forêt marécageuse. D'Edmonton à Jasper-House, pendant des jours et des semaines de marche le sentier traverse une forêt inondée. Les arbres tombés barrent le passage. Les chevaux, avec de l'eau jusqu'au ventre, doivent sauter par-dessus les troncs et s'empêtrent dans les branches. Des nuées de moustiques et de mouches qui portent le nom caractéristique de *bull-dogs* rendent les animaux ingouvernables. On ne saurait camper sur un terrain sec, à moins de

rencontrer une digue construite par les castors. Deux fois on s'écarte du sentier, et deux fois il est retrouvé par l'Assiniboine. On perd un cheval de bât dans la forêt et une cognée au passage d'une rivière. Le vingt-troisième jour, on aperçoit tout à coup les Montagnes-Rocheuses. Elles s'élèvent en gradins boisés jusqu'aux pics couverts de neige. Les Européens poussent des cris de joie. L'Indien, sa femme et son fils, qui n'avaient jamais vu de montagnes, restent muets d'admiration. Plus loin, la chaîne de montagnes s'ouvre comme pour livrer passage. Plus loin encore, on distingue le fond d'une vallée ; sur un des flancs s'élève un immense rocher appelé Roche-Amyette. C'est le point de repère qui avait été indiqué. En approchant, on découvre une petite maison en bois entourée d'une palissade, située près d'un lac où la Tabasca s'étend pour calmer sa fureur avant d'entrer dans la plaine. C'est la maison de Jasper. Pour la première fois depuis vingt-six jours, on a la certitude de n'avoir pas fait fausse route.

Nos voyageurs sont au pied des Montagnes-Rocheuses. La végétation est une végétation de montagnes. Le mouflon et le bouquetin ont remplacé le daim et le bison. Au lieu d'être vêtus de peaux de daim, comme les Indiens de la forêt, ou de peaux de bison, comme les Indiens de la prairie, les indigènes portent des robes en peaux de marmotte. Leurs traits, leur langage, indiquent qu'ils appartiennent aux tribus des bords du Pacifique. Arrêtons-nous un moment et disons, avant de nous perdre avec lord Milton et M. Cheadle dans un labyrinthe de fleuves et de montagnes, pourquoi le projet d'aller au Cariboo par l'ouest ne pouvait réussir.

On sait que les Montagnes Rocheuses appartiennent à la plus grande chaîne de montagnes qu'il y ait dans le monde, celle qui s'étend le long du Pacifique de l'extrémité nord de l'Amérique septentrionale à l'extrémité sud de l'Amérique méridionale. Le caractère général des Montagnes-Rocheuses est donc avant tout celui d'une chaîne de montagnes : des lignes successives des pics élevés s'appuient les unes contre les autres et laissent entre elles des vallées parallèles. Les sources et l'embouchure du Fraser sont à la même latitude et séparées seulement par quelques degrés de longitude. Si l'on considère la masse énorme d'eau que charie ce fleuve, on en conclura qu'avant de se jeter dans la mer il doit parcourir, du sud au nord et du nord au sud, plusieurs vallées longitudinales. Ce qui a fait obstacle au passage des eaux doit faire obstacle au passage de l'homme, et comme de l'immense presque île de montagnes qu'entoure le Fraser sort le Thompson, qui est un cours d'eau presque aussi puissant que le Fraser, il est évident que, pour

se rendre en ligne droite au Cariboo, il faut, après avoir franchi le Fraser, traverser deux autres grandes chaînes.

La famine régnait à Jasper-House quand nos voyageurs y arrivèrent. C'est chose ordinaire dans ce comptoir éloigné de tout secours. Il fallait évidemment prendre des vivres en quantité suffisante à Edmonton et ne pas compter pour sa nourriture sur le gibier qu'on tuerait en route, le gibier étant, comme chacun sait, très-rare dans les grandes forêts. Il fallait surtout ne pas perdre dès les premiers jours, en quittant la maison Jasper, sa seconde cognée, et ne pas s'exposer à n'avoir qu'un seul outil pour trois hommes quand on devrait s'ouvrir un passage à travers la forêt. Lord Milton et M. Chandle ont une idée fausse de ce qui a fait la gloire des voyageurs célèbres. Ils croient que, pour acquérir cette gloire, il a suffi de se jeter tête baissée dans l'inconnu. De quelque couleur scientifique ou patriotique qu'ils décorent leur témérité, ils n'ont qu'un but : faire ce que d'autres n'ont pas osé faire. Leur entreprise n'est qu'une course au danger ; mais le courage vaut par lui-même. Lorsque ces deux jeunes gens, pleins de santé, de richesse et d'avenir, luttent pied à pied pendant un mois pour se tracer une route à travers l'immensité de la forêt, vous ne vous demandez pas s'ils ont été imprudents ; vous admirez le courage.

On quitta le 4 Juillet la maison Jasper sous la conduite d'un Iroquois qui s'était engagé à servir de guide jusqu'à *la Cache de la Tête jaune*. Ce sont, pendant quatre jours, les difficultés ordinaires des pays de montagnes : des torrens encombrés de pierres roulantes sur lesquelles les chevaux ont peine à prendre pied, des sentiers où le moindre faux pas précipiterait dans l'abîme. Le cinquième jour, on a une grande joie : on s'aperçoit que les ruisseaux coulent vers l'ouest. Le sixième, on a une joie plus grande encore ; on reconnaît que la roche a changé de nature, et qu'elle ressemble à la roche d'ardoise sur laquelle reposent au Cariboo les terrains aurifères. Bientôt on voit arriver du nord-ouest le Fraser bondissant à travers les rochers. Le fleuve fait un coude, traverse le lac Moose et court à l'ouest ; après s'être brisé contre un mur de rocher à pic, il tourne brusquement au nord, suit cette direction pendant plusieurs degrés de latitude, ensuite il revient au sud, et entoure les terrains aurifères du Cariboo avant de se jeter dans la mer, deux cents lieues plus loin, en face de l'île de Vancouver. La vallée du Fraser était inondée, et des côtés les eaux battaient le pied de la montagne. Trois jours durant, il fallut marcher dans le lit du fleuve. Tantôt les chevaux de bât voulaient gagner la terre ferme, glissaient et retombaient en arrière, tantôt ils se laissaient entraîner par le courant. La fatigue fut extrême. Les provisions furent

mouillées, et l'on perdit le cheval qui portait la poudre. Enfin la rive devint praticable, et le 17 Juillet, treize jours après le départ Jasper, on atteignit *La Cache de la Tête jaune*.

La Cache de la Tête jaune est une vallée de cinq ou six lieues de long et d'une ou deux lieues de large qu'entourent de tous côtés des pics couverts de neige. Elle s'étend du nord au sud ; le long de l'extrémité nord coule le Frazer, et au sud s'avancent les premiers mamelons de la ligne de montagnes dont le sommet est le point de partage entre les eaux de la Colombia et les eaux du Thompson. A en croire les appréciations géographiques de nos voyageurs, *la Cache de la Tête jaune* serait le centre et pour ainsi dire le noyau creux de tout le système de montagnes de la Colombie anglaise et de l'Orégon. Au point de leur situation personnelle, c'était comme une de ces fosses où se prennent les animaux de la forêt. Une fois tombé dans *la Cache de la Tête jaune*, on ne savait comment en sortir. Il y avait bien deux familles d'Indiens jetées là par des circonstances dont elles avaient perdu la mémoire ; mais quel secours pouvaient donner ces malheureux, abrutis par la misère et par l'ignorance ? Leur unique nourriture était pour le moment de petites poires sauvages de la grosseur du fruit du cormier. Ils avaient entendu parler de terrains où l'on trouve de l'or ; ils croyaient que le Cariboo devait être à six journées de marche et le fort Kamloop à dix ; mais il n'avaient jamais fait la route, et la supposaient très-difficile. Ils ne savaient qu'une chose, c'est qu'il serait insensé de se livrer sur un radeau aux rapides du Fraser. On n'était déjà plus en état de retourner en arrière. Les chevaux avaient perdu leur vigueur, retrouver et suivre la route tracée par les émigrans l'année précédente. Peut-être ainsi arriverait-on au Cariboo.

Après trois jours de repos, on se met à la recherche du sentier des émigrans. On le découvre, à la piste sous la conduite de l'Asiniboine, dont la sagacité n'est jamais en défaut, et dont le courage est en maintes occasions le salut de la troupe. On ne choisit pas sa direction ; on gravit les montagnes, on descend dans les vallées sur les traces d'inconnus qui eux-mêmes allaient à l'aventure. On traverse les rivières qu'ils ont traversées ; on fait des radeaux là où ils en ont fait ; on passe sur les digues construites par les castors quand ils y ont passé. Cela dure six jours. Les provisions s'épuisent ; mais une chose rassure, le sentier va toujours vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction du Cariboo. Tout à coup, le sentier finit au pied de rochers à pic, et les traces disparaissent. Évidemment les émigrans ont été rebutés par les difficultés de la route, ils ont désespéré d'atteindre le Cariboo. Dans ce cas, ils se

sont rebattus vers le sud pour se diriger sur Kamloop. La présomption est justifiée ; à une lieue en arrière, on retrouve un nouveau sentier dont la direction est au sud. On le suit quatre jours, et le dixième jour depuis le départ de *la Cache de la Tête jaune* on arrive à un camp couvert de copeaux, de débris de selles et d'ossements d'animaux. Sur un arbre dont l'écorce a été enlevée est écrit au crayon : " camp du massacre des bestiaux des émigrans." Il n'y a pas d'illusion à se faire, les émigrans, après avoir désespéré d'atteindre le Cariboo. ont désespéré d'atteindre Kamloop par terre. Ils ont construit des radeaux et ont pris le parti d'aller où le courant de la Rivière les conduirait. Que faire ? On est sans outils, on n'a plus que pour trois jours de vivres. Si l'on abandonne ses chevaux, on abandonne en même temps la dernière ressource qu'on ait pour se nourrir. D'un autre côté, comment trois hommes, un femme, un enfant et un vieillard, avec une seule cognée, pourront-ils s'ouvrir une route dans la forêt, quand soixante émigrans valides et munis de haches y ont renoncé ? M. Cheadle va en reconnaissance. La forêt lui parait impraticable. On ne se tient pas pour battu. L'Assiniboine part à son tour. Il a gravi le sommet d'un pic ; de là, il n'a aperçu dans toutes les directions que les ondulations d'une forêt sans clairières. Toutefois il lui a semblé que les montagnes s'abaissaient vers le sud et qu'il y avait de ce côté moins de pics couverts de neige. Il rapporte sur son dos un jeune ours qu'il vient de tuer. On mange de la viande fraîche pour la première fois depuis le départ de Jasper, et à la fin du repas l'Assiniboine dit en français : " Nous arriverons ! "

Ici commence une lutte contre l'inconnu dont les acteurs ne peuvent prévoir la durée et dont l'issue est la vie ou la mort. On ignore tout. On ne sait pas si la carte qu'on a marque exactement la position relative de *la Cache de la Tête jaune* et de Kamloop. On ne sait si la rivière que l'on appelle le Thompson est en réalité le Thompson. La forêt permettra-t-elle de tracer un sentier où les chevaux puissent passer ? On n'a plus que quelques coups à tirer. Que deviendra-t-on, s'il faut abandonner les chevaux ? Que deviendra-t-on, si la seule cognée qu'on possède vient à s'émousser ? L'Assiniboine prend la tête de la troupe, il ouvre un sentier à coups de cognée. Après trois jours d'un travail acharné, son bras s'enfle ; il devient impuissant et tombe à l'arrière-garde. Cheadle prend sa place ; après lui, Milton ; après Milton, Mme Assiniboine. Au bout de huit jours, tous sont rendus de fatigue ; ils prennent un jour de repos et se décident à tuer un cheval. Pendant qu'on se repose et qu'on raccommode les mocassins déchirés, l'Assiniboine, qui avait été rôder dans l'espérance de découvrir quelques traces de gibier, rencontre

le corps d'un Indien mort,—mort sans doute de faim. A côté du corps étaient une hache et un sac renfermant trois hameçons. La leçon était terrible, et le secours inespéré. On avait une seconde cognée, et l'on pouvait, en tendant une ligne de fond chaque nuit, prendre des truites ; mais les bords à pic d'une rivière de montagne sont incessamment coupés par les ravines des torrens qui s'y jettent, et malgré la possibilité de travailler deux à la fois, il devient chaque jour plus difficile d'avancer. Les bras n'avaient plus la même force, les mocassins étaient usés, les vêtements tombaient en lambeaux. On était nu-pieds, nu-jambes, et les chevaux portaient sur des jambes enflées des corps de squelettes. Au commencement, on avait fait en moyenne deux lieues par jour, et l'on était tombé successivement à des journées d'une demi-lieue. Une seconde halte d'un jour fut décidée, et l'on tua un second cheval. La maigreur du pauvre animal était si grande qu'après le premier repas, il ne resta que quatorze livres de viande. Heureusement un porc-épic fut tué, et les deux Assiniboine, le père et le fils, abattirent à coups de pierres quelques oiseaux branchés. Chaque jour cependant la forêt devient moins sombre. Des framboises sauvages et d'autres baies couvrent les buissons ; on trompe la faim en les mangeant. On fait du thé à la mode des Indiens avec des fleurs sauvages, et comme eux on fume l'écorce du *dog-wood*. Les difficultés ont diminué, mais les forces aussi. On est au vingtième jour depuis qu'il a fallu s'ouvrir un chemin dans la forêt. L'Assiniboine s'est fendu le pied contre un rocher, il perd courage ; il fait camp à part avec sa femme et son fils, il invective les Anglais, il leur déclare qu'il renonce à les sauver, et qu'il est résolu à désertir le lendemain matin. Le lendemain arrivé, sans dire un mot, lord Milton et M. Cheadle sellent les chevaux et essaient de leur faire traverser un cours d'eau. La tentative est vaine ; les chevaux s'empêtrent dans la vase, se heurtent contre les bois flottés, et ne peuvent gravir la rive opposée. Un sentiment chevaleresque s'empare de l'Assiniboine : il arrive au secours, dépêtre les chevaux, et prend de nouveau la tête de la troupe. Le jour suivant, avec la sagacité d'un demi-sang canadien, il découvre des traces de la présence de l'homme ; l'année précédente, des bouts de branches ont été coupés au couteau. Bientôt c'est un sentier, un sentier véritable ; il semble disparaître, on le retrouve. La forêt s'ouvre, elle fait place à une prairie, et tous se jettent à terre pour regarder le soleil et respirer à l'aise. Le sentier devient plus frayé ; on distingue des pas de chevaux, et le vingt-quatrième jour quelques Indiens se présentent. On leur fait comprendre par signes qu'on a faim : ils apportent des pommes de terre qu'on mange d'abord crues. On donne ce que l'on a pour avoir des vivres : lord

Milton, sa selle, le vieux professeur, son gilet, Mme Assiniboine, sa chemise. Le mot Kamloop leur est connu ; un Indien marche rapidement et se couche quatre fois pour indiquer qu'on est à quatre journées de Kamloop. Avec l'aide des Indiens, on passe le Thompson, on arrive au fort : on est accueilli par les agens de la compagnie, on mange, on se repose, on se lave et on s'habille. Il y avait cinquante-quatre jours qu'on était parti de Jasper-House, trente-huit qu'on avait quitté *la Cache de la Tête jaune* ; pendant vingt-quatre jours, on avait erré dans la forêt sans aucun sentier pour diriger sa marche.

Si on avait laissé la disette à la maison Jasper, on trouva l'abondance au fort Kamloop. L'habile Compagnie de la baie d'Hudson, à la nouvelle de la découverte de mines d'or dans la Colombie anglaise, comprit que de toutes les spéculations la meilleure serait de fournir des vivres et des moyens de transport aux mineurs, et elle profita des prairies qui entourent Kamloop pour y entretenir d'immenses troupeaux de chevaux et de bœufs. D'ailleurs ce qui fait l'éloignement, c'est la distance de la mer : à l'est des Montagnes Rocheuses, les derniers forts de la Compagnie de la baie d'Hudson sont à plus de 1,000 lieues de l'Atlantique ; à l'ouest de ces mêmes montagnes, Kamloop n'est qu'à 80 lieues du Pacifique, et touche presque à la grande communication fluviale de la Colombie anglaise, le Bas-Frazer. On va en quelques jours à cheval, par une route à moitié faite et à moitié en cours d'exécution, de Kamloop à Yale, petite ville charmante sur le Fraser, qui est le point de départ des bateaux à vapeur, et où l'on arrive en traversant la rivière sur un pont en fil de fer. Un bateau vous conduit dans la journée de Yale à New-Westminster, capitale nominale de la Colombie Anglaise. Le lendemain, si vous le voulez, un autre bateau à vapeur vous conduira de New-Westminster à Port-Esquamalt et à Victoria dans l'île de Vancouver, c'est-à-dire au chef-lieu de la station anglaise dans le Pacifique et à la capitale commerciale de toutes les possessions britanniques dans cette mer.

La civilisation, sous les traits d'un garçon d'auberge, fit mauvaise mine à nos voyageurs la première fois qu'ils se trouvèrent en contact avec elle depuis leur vie sauvage. En arrivant à Victoria par le paquebot de New-Westminster, lord Milton s'était rendu à l'hôtel à la mode en compagnie de M. et Mme Assiniboine ; on le mit à la porte, lui et sa société. " Nous n'étions pas des gens respectables," c'est-à-dire que nous n'avions pas l'air de gens riches, ajoute philosophiquement lord Milton. On le croira sans peine, car sans parler des trois Assiniboine, qui devaient être singulièrement vêtus, lord Milton et M. Chéadle portaient des pantalons et des mo-

cassins tirés des magasins de la compagnie à Kamloop. Aussi, dès le lendemain, vont-ils chez un tailleur se faire habiller de la tête aux pieds de la dernière mode de Vancouver, et achètent-ils des chemises, des bottes, tout ce qui fait un homme respectable. Ce devoir accompli envers eux-mêmes, ils veulent initier leurs amis indiens aux merveilles de la civilisation. Ils promènent M. Mme Assiniboine en calèche découverte dans les rues de Victoria. Ils les conduisent à Port-Esquamalt, les font monter à bord d'un vaisseau de ligne, leur font voir un canon Armstrong et un amiral en uniforme, puis les mènent se regaler chez un pâtissier. La journée finit par une soirée à l'opéra, car Vancouver a un opéra et, qui plus est, un corps de ballet. Les mineurs, chassés du Cariboo par le froid pendant un partie de l'année, vont hiverner à Victoria ; ces messieurs goûtent beaucoup le corps de ballet, et ils ont pour habitude, quand un acteur les a mis en joie, de jeter sur la scène des poignées de pièces d'or. Des voyageurs comme les nôtres ne pouvaient être à Vancouver et ne pas aller au Cariboo. Ce n'était que quatre cents lieues, huit jours pour l'aller et huit jours pour le retour. Une partie de la route pouvait se faire en bateau à vapeur, une autre en voiture publique à la mode californienne. Les quatre dernières journées seules étaient difficiles ; il fallait aller à pied par des sentiers de montagnes que la neige commençait à couvrir. Lord Milton et M. Cheadle s'habillent donc en mineurs comme ils s'étaient habillés en sauvages ; ils prennent le chapeau à fond plat et à grands rebords, les bottes imperméables qui montent jusqu'aux genoux, jettent sur leurs épaules la couverture pliée en deux, et se rendent à ces mines de Cariboo, célèbres dans le monde entier, pour parler comme le journal de Vancouver.

Que sont ces deux possessions anglaises dans lesquelles lord Milton et M. Cheadle viennent de s'introduire par une route si peu fréquentée ? Il y a quinze ans, elles n'avaient pas de nom officiel ; on les appelait tout simplement les territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson à l'ouest des Montagnes-Rocheuses ; aujourd'hui elles se prétendent les rivales de la puissance américaine dans le Pacifique. L'île de Vancouver, qui s'étend en face du continent américain sur une longueur de plus de cent lieues, colonie sans colons, d'une fertilité médiocre et d'un climat maussade, possède en revanche Port-Esquamalt, le plus beau port du Pacifique pour les navires d'un grand tirant d'eau, et la ville de Victoria, qui doit à la franchise de son port, situé en face de l'embouchure du Fraser, et à l'extrême difficulté de traverser la barre de ce fleuve, d'être devenue l'entrepôt commercial de la Colombie anglaise. A l'avantage d'être le chef-lieu d'une station navale et l'entrepôt d'une

grande colonie, l'île de Vancouver joint un privilège naturel : elle contient des mines de charbon de terre d'une qualité médiocre, mais d'une importance considérable, car presque tous les charbons consommés dans le Pacifique viennent d'Europe et ont dû doubler le cap Horn. Vancouver est donc une position militaire et commerciale agressive des États-Unis et défensive en ce qui touche la Colombie anglaise. Pendant l'hiver, quand les mineurs descendent du Cariboo, Victoria devient une ville de mineurs. Pendant l'été, c'est une ville coloniale comme toutes les villes coloniales anglaises ; mais, dès qu'on a franchi la barre du Frazer, on entre dans un monde différent. Ce qui a fait sortir ce pays de son obscurité, c'est la découverte de sables aurifères dans le Frazer, c'est surtout celle d'un gisement aurifère au Cariboo, plus riche qu'aucun de ceux de la Californie. A cette nouvelle, des masses de mineurs californiens se sont précipités sur la Colombie anglaise. Sur les bords du Frazer, tout est californien, mœurs, costume, langage. On y parle cet argot des mines qui a eu l'honneur de supplanter dans les salons de l'Angleterre l'argot des courses. Là comme en Californie, ce qui blesse, c'est le contraste entre la beauté des machines et la dégradation des hommes, entre la rudesse et la prodigalité. On couche sur la terre nue, on est couvert de vêtemens sordides, et l'on jouera aux quilles avec des bouteilles de vin de Champagne pour s'amuser à voir la liqueur se répandre inutilement à terre. Une seule chose relève de l'abjection. L'ivresse donne à ces hommes une intrépidité qui en ferait des héros, si trop souvent elle n'étouffait tous les sentimens généreux. Il y a toutefois des différences entre la Colombie anglaise et la Californie. Tandis que dans ce dernier pays la colonisation agricole a marché de front avec l'exploitation des terrains aurifères, ici le travail des mines emploie tous les bras. Les vivres qui se consomment au Cariboo viennent de l'Orégon et de San-Francisco, et l'or qu'on en retire, après la dîme prélevée par les détaillans, tombe dans les coffres des négocians américains. Les États-Unis sont la mère-patrie commerciale de cette colonie anglaise.

III.

Nous ne suivrons pas nos deux voyageurs dans leur expédition du Cariboo, où ils vont faire connaissance avec le *cock-tail* et avec tous les mélanges d'alcool et d'épices en usage parmi les mineurs. L'intérêt de cette partie du voyage se résume dans deux ou trois anecdotes d'un caractère sombre. Des deux mineurs qui ont décou-

vert le plus riche des gisemens aurifères, l'un est mort de faim dans la forêt, l'autre est devenu paralytique et demande l'aumône à Victoria. Une partie des soixante émigrans qui avaient précédé lord Milton et M. Cheadle à *Cache de la Tête jaune* a péri dans les rapides du Thompson. Les cinq mineurs qui s'étaient livrés au Frazer ont eu également leur canot renversé dans un rapide. Ils se sauvèrent à la nage, et deux d'entre eux, après des fatigues inouïes, parvinrent à atteindre le fort Saint-George, situé au coude septentrional du Frazer. Une troupe d'Indiens fut envoyée à la recherche des trois autres ; quand il les retrouva, il n'en restait que deux enfouis dans la neige jusqu'au milieu du corps, devenus fous et dévorant les restes sanglans du camarade qu'ils avaient tué. Puisque nous ne courons pas à la recherche de l'or, écartons nos regards de ces lieux de débauche, d'avarice et de souffrance.

Il y a dans le livre de lord Milton et de M. Cheadle une lacune qu'il faut combler. S'ils intitulent le voyage " passage du nord-ouest par terre," comme on appelle " passage du nord-ouest par mer " les voyages des plus grands navigateurs, ils oublient de dire pour quelle raison, d'un bout de l'Amérique à l'autre, on demande un chemin de fer, une route de terre qui relie la Colombie anglaise au Canada à travers les possessions de la Compagnie de la baie d'Hudson. Pour les territoires de l'Amérique du Nord, la question des routes est la plus importante de toutes ; considérable en elle-même, elle est aggravée par la concurrence des chemins américains. Ce qui n'est aujourd'hui qu'un intérêt de commerce et d'agriculture deviendra une arme irrésistible dans le conflit qui se prépare entre l'Angleterre et les États-Unis, car, du détroit de Fuca dans le Pacifique à l'embouchure du Saint-Laurent dans l'Atlantique, la frontière des États-Unis longe les possessions britanniques. Essayons donc de donner au voyage que nous venons d'analyser la conclusion qui lui manque. Pour plus de clarté, nous exposerons séparément ce qui touche la Colombie anglaise, le Canada et le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Les sources de l'or, si l'on peut parler ainsi, n'ont pas encore été trouvées. Les dépôts de sables aurifères d'une richesse considérable sont rares et occupent une très-petite étendue ; on n'évalue pas à une superficie de plus de deux hectares la partie vraiment riche du Cariboo. Il semble que tôt ou tard, toutes les colonies aurifères doivent arriver, quant à la richesse métallique, à une situation à peu près semblable. Ce sera donc en définitive le haut prix ou le bas prix de la main-d'œuvre qui décidera de la prospérité de ces colonies. Or le Cariboo est le lieu du monde où la main-d'œuvre est la plus chère, parce qu'il est celui où le prix des sub-

distances est le plus élevé. Jusqu'à présent, toutes les tentatives de colonisation agricole ont échoué dans la Colombie anglaise ; la population n'est composée que de mineurs et de marchands. Il faut cinq mois pour venir d'Europe en doublant le cap Horn ; il faut dépenser 2,500 francs par tête, si l'on prend la voie de Panama. Une si longue traversée, une dépense si considérable, éloignent le colon agricole. Si on ne lui ouvre point un chemin, si la Colombie anglaise continue à tirer ses vivres de l'Orégon et de la Californie, si le prix des subsistances reste le même au Cariboo, tandis que la valeur des sables aurifères ira en diminuant, on verra une colonie pleine d'avenir s'affaisser tout d'un coup, comme elle s'est élevée. Comment, ajoutent les colons de la Colombie, le gouvernement anglais laisse-t-il prendre partout l'avance aux Etats-Unis ? Les Etats-Unis ont déjà créé trois routes de terre qui relient la Californie au Mississippi. Chacune de ces routes est parcourue par des voitures publiques entretenues aux frais du gouvernement central. Pour que le voyageur ne soit pas exploité, le congrès a fixé lui-même le prix des places et le prix des repas ; pour ménager la fatigue, le congrès lui a donné le droit de s'arrêter quand il lui plairait et de reprendre sa place dans la diligence suivante. Des relais de chevaux sont préparés pour les voitures publiques. Des dépôts d'eau et de fourrage ont été placés dans les parties sablonneuses de la route pour les colons qui vont à pied ou à cheval avec leurs familles et leurs bestiaux. Une communication spéciale unit également aux états de l'est les deux territoires de Washington et de l'Orégon. Une route s'étend du point où le Missouri cesse d'être navigable au point où commence la navigation de la Colombie. Un chemin de fer conduit directement de Saint-Joseph, sur le Missouri, à New-York. Un chemin de fer de Saint-Louis à San-Francisco est en cours d'exécution ; le congrès a accordé pour ce grand travail une subvention en argent de 88,000 fr. par mille et une subvention en terres par lots alternatifs sur toute la distance parcourue. Si l'on additionne tout ce que coûte au gouvernement américain le service postal de la Californie, qui se fait à la fois par les trois routes de terre, par l'isthme de Panama, par l'isthme de Tehuanepec et par les paquebots subventionnés du Pacifique, on trouvera que, pour ce service seul, les Etats-Unis paient 21 francs par tête de Californien. Ce n'est pas tout. Un chemin de fer subventionné par le congrès dans les mêmes conditions que celui de Californie unit ou unira bientôt la vallée du Mississippi à celle de la Rivière-Rouge dans le Minnesota. Un bateau américain parcourt maintenant la Rivière Rouge jusqu'au fort Garry. Grâce à une communication non interrompue par bateaux à vapeur et par

chemins de fer, le fort Garry et tous les établissements de la Rivière-Rouge sont reliés aux Etats-Unis et séparés du Canada. Comme de raison, aux désirs légitimes et aux reproches fondés viennent se joindre les idées chimériques. Le chemin de fer du Canada à la Colombie anglaise diminuera de plus de 1000 lieues la distance de l'Europe à la Chine et au Japon. Toute la côte occidentale de l'Amérique, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, les Indes elles-mêmes seront rapprochées de l'Angleterre. Port-Esquamalt deviendra le port militaire le plus important du monde, Victoria le plus grand entrepôt commercial... Comme de raison aussi, on ne tient pas compte des difficultés. On ne se demande pas si la rive septentrionale du Lac-Supérieur est aussi peuplée que la vallée du Mississipi, si le fort William, à l'extrémité du lac, peut rivaliser avec une ville comme Saint-Louis, si le pays n'est pas inhabité du Lac-Supérieur au Cariboo, si les passes des Montagnes-Rocheuses jusqu'à présent reconnues praticables ne tombent pas toutes sur la vallée de la Columbia, c'est-à-dire sur le territoire américain. La Californie, qui est américaine, a des routes par terre ; la Colombie, qui est anglaise, n'en a pas : le gouvernement anglais déserte donc l'intérêt de ses colonies et a perdu le sentiment de sa grandeur !

Dans tous les temps les colons se sont plu à croire la grandeur de la métropole attachée au développement de la fortune personnelle de chacun d'eux, et l'égoïsme colonial a pris des proportions extraordinaires, grâce à l'essor rapide de la prospérité et à l'incertitude de l'avenir. Il est douteux que l'état misérable de la colonisation agricole dans la Colombie anglaise doive être attribué à l'absence des voies de communication plutôt qu'au manque de terrains propres à la culture, et il est certain qu'une route de la Colombie anglaise au fort Garry, où viennent aboutir les lignes américaines de paquebots et de chemins de fer, aurait pour premier résultat de transporter à New-York une partie du commerce de Victoria ; mais, on ne peut le nier, l'Angleterre ne fait pas pour ses colonies américaines ce que font les Etats-Unis pour leurs territoires. Si l'Angleterre a changé sa politique coloniale et si elle est aujourd'hui la plus libérale des mères patries, elle ne juge pas absolument nécessaire, parce qu'elle a autrefois perdu treize colonies pour avoir voulu les taxer au profit de la métropole, d'imposer les habitans de la Grande-Bretagne au profit de colonies qui pourraient un jour solder leur dette par une déclaration d'indépendance. Elle pense avoir fait tout ce que les colonies ont le droit de lui demander quand elle leur laisse la liberté de régler à leur gré leurs impôts et leurs dépenses, et prend à sa charge toutes les dépenses qu'elle appelle "impériales," c'est-à-dire l'entretien des

forces militaires et maritimes. Les Etats-Unis étendent plus loin leur sollicitude envers les territoires nouveaux. Le gouvernement central fait des routes, construit des établissements publics, des écoles, des bibliothèques, des maisons d'aliénés, et rentre dans ses déboursés par la vente des terres mises en valeur. Que l'Angleterre soit partout ailleurs la plus habile des puissances colonisatrices, sur le continent de l'Amérique, elle est la puissance européenne en face de la puissance américaine, la puissance qui se défie de l'avenir en face de la puissance qui se fie à l'avenir. Sous le rapport géographique, la situation de l'Angleterre est également inférieure à celle des Etats-Unis. Ses possessions commencent au 49° degré de latitude ; au-dessus du 49° degré, le nord ne saurait lutter contre le sud. Aussi une singulière langueur s'est elle emparée du gouvernement anglais à l'endroit de ses possessions américaines. A l'audace des Etats-Unis il oppose l'inertie, et aux sollicitations des colons, il répond par de vaines théories et de vagues expressions de bienveillance. M. Bulwer écrit le 30 décembre 1858 au gouvernement de la Colombie anglaise : " C'est par elles-mêmes et par l'esprit de sacrifice que les communautés humaines s'élèvent à une grandeur permanente. Stimulez l'amour propre des colons, afin qu'ils acceptent les privations nécessaires et se soumettent à de larges contributions plutôt que de compter sur des avances qui ne sont jamais remboursées sans exciter les mécontentements, ou annulées sans dommage pour la considération et l'honneur. Lorsque le temps arrivera de donner à cette colonie des institutions représentatives, il faut qu'elle ne soit embarrassée par aucune dette, et que les colons aient prouvé leur capacité à se gouverner eux-mêmes par l'esprit d'indépendance qui repousse l'aide étrangère..." Le 4 juin 1862, le duc de Newcastle, successeur de M. Bulwer au ministère des colonies, disait à la chambre des lords : " Il n'est peut-être pas impossible d'établir une voie de communication entre le Canada et la Colombie anglaise ; mais il semble convenable que cette colonie fasse la dépense sur son territoire, et que de son côté le Canada consente à prolonger la route au-delà du sien." Le même jour, le duc de Newcastle disait encore à la chambre des lords que la Compagnie de la Baie d'Hudson, si on lui enlevait la Saskatchewan, renoncerait à tous ses droits, et demanderait une indemnité de 37,500,000 francs. Suivant lui, on ne peut faire une semblable proposition à la chambre des communes. Il ne saurait affirmer que le titre de la compagnie ait jamais été parfaitement légal ; mais il lui semble qu'on doit agir avec ménagement avant de mettre de côté un privilège qui a deux cents ans d'existence. On ne peut que souscrire aux principes de M. Bulwer et qu'approuver

les sentiments du duc de Newcastle. Une colonie doit payer ses dépenses coloniales, et, si le temps des monopoles est passé, tout homme de cœur doit hésiter avant de porter la main sur une compagnie dont la chute sera le signal du massacre des indigènes. Il n'en est pas moins certain que le jour où l'Angleterre perdra ses possessions d'Amérique, ce sera pour n'avoir pas su faire de routes.

Si nous passons maintenant de l'ouest à l'est du continent américain, de la colonie aurifère à la colonie agricole, nous trouverons dans les belles et douces provinces du Canada le même besoin d'ouvrir des voies de communication. Au Canada comme dans la Colombie, le maître des routes sera le maître de l'avenir. Il ne s'agit ici ni d'une colonie de l'Angleterre ni d'un satellite des Etats-Unis. Le Canada est une province indépendante qui possède une individualité propre. La population s'y est accrue comme aux Etats-Unis, et elle s'y est accrue par les mêmes causes et par les mêmes moyens. Depuis le commencement du siècle, Québec a doublé, Montréal a triplé, Sorel, à l'embouchure du Richelieu, a quadruplé. Toronto voit, tous les dix ou onze ans, doubler sa population. Celle du Haut-Canada a gagné 1,100 pour 100 ; elle a passé de 77,000 habitants à près d'un million. En même temps, quelle qu'en soit la cause, les nouveaux-venus conservent les traces de leur origine et ne se modèlent pas sur un type unique. En devenant Canadiens, ils restent Français, Anglais, Ecossais, Irlandais ; ceux-ci ont transporté avec eux leurs haines nationales et se plaisent à lever en face l'un de l'autre le drapeau orange et le drapeau vert. On est dans une colonie ; le pays est nouveau, et les habitants sont de vieille race. Toutefois qu'on ne s'y trompe pas, en Amérique tout le monde est Américain ; pour le Canadien comme pour le citoyen des Etats-Unis, l'Amérique, c'est la jeunesse, et l'Europe la vieillesse ; l'Amérique, c'est la force nouvelle qui changera l'équilibre du monde et la société nouvelle qui renversera les sociétés anciennes. Également, au nord comme au sud du 49^e degré de latitude, l'ouest l'emporte sur l'est : Québec a cessé d'être la capitale du Canada, Ottawa a pris sa place, et l'homme de l'ouest est celui qui mesure la puissance à l'audace. Si le Canada n'a pas les instincts démocratiques des Etats Unis, il admire le gouvernement qui s'est donné pour mission de défricher un continent, qui sillonne de chemins de fer les solitudes et les décrets. Avec sa vieille population française, avec sa nouvelle population irlandaise, avec sa population anglo-saxonne libre par droit de naissance, ayant les Etats Unis pour voisins, le Canada devait sortir de la sujétion. Des raisons économiques que nous indiquerons tout à l'heure, de vieilles et de nouvelles rivalités, par-dessus tout un vif sentiment de

l'individualité canadienne, l'ont empêché de chercher l'union avec les Etats-Unis. L'indépendance sous la souveraineté nominale de l'Angleterre ménageait plus de choses à la fois, et répondait mieux à la réalité des sentiments et des situations; mais cette indépendance est une indépendance jalouse. Quand le gouvernement anglais conseille d'établir un impôt foncier pour subvenir aux dépenses des travaux publics, le parlement canadien y substitue un droit de douane de 20 pour 100 sur les marchandises anglaises. Quand, au milieu de la dernière guerre civile des Etats-Unis, l'Angleterre réclama l'armement du Canada, le parlement canadien rejette le bill sur la milice. Au contraire le protectorat s'exerce avec des ménagements infinis. Après le rejet du bill sur la milice, après ce coup si rude porté par le Canada à la politique de l'Angleterre, le ministre des colonies parle ainsi dans sa dépêche: " Si j'osais suggérer une opinion au gouvernement et au parlement canadiens,...si je ne craignais de paraître intervenir indûment dans les affaires de la province, j'oserais suggérer, etc..." Ce qui donne aux rapports du Canada et du gouvernement anglais un air de froideur et presque d'hostilité, c'est d'un côté la conviction du Canada que l'Angleterre ne ferait pas la guerre aux Etats-Unis pour un intérêt purement canadien, et de l'autre la pensée de l'Angleterre que le Canada ne ferait pas la guerre aux Etats-Unis pour un intérêt purement anglais. L'union n'en est pas moins solide, car ni le Canada ni l'Angleterre ne désirent la rompre.

En luvoyant avec habileté, le gouvernement anglais peut vaincre les susceptibilités que provoque chez les Canadiens la nouveauté de l'indépendance. Peut-il triompher également des difficultés matérielles inhérentes à la situation du Canada? Elles sont aussi simples à exposer que compliquées en elles-mêmes. La navigation du Saint-Laurent est interrompue chaque hiver par les glaces. Alors Portland, dans l'état du Maine, devient le port de Montréal, et New-York celui de Toronto. Pendant quatre mois, les deux tiers des produits canadiens doivent attendre ou passer par le territoire des Etats-Unis. D'un autre côté, Chicago, la principale place de commerce du nord-ouest des Etats-Unis, située à l'extrémité méridionale du lac Michigan, n'a de communication non interrompue avec la mer que par les eaux canadiennes, et plus loin par l'ouest les établissements anglais de la Rivière Rouge ne sont mis en rapport avec le reste du monde que par les bateaux à vapeur et les chemins de fer américains. Aussi tous les travaux publics du Canada, projetés, en cours d'exécution ou partiellement achevés, se résument, pour ainsi dire, dans deux entreprises: un chemin de fer des rives du lac Huron aux côtes de la Nouvelle-

Ecosse, traversant la presqu'île acadienne et longeant le Saint-Laurent; puis un canal maritime qui tournerait les lacs vers le nord au moyen de la rivière Ottawa et du lac Nipissing, et viendrait déboucher sur le lac Huron en diminuant de 150 lieues la distance de Chicago à la mer. Pendant que les esprit qui s'échauffent à la pensée de s'enlever réciproquement le transit, le commerce du Canada avec les Etats-Unis s'accroît chaque jour. Le voisinage, le développement de la population des deux côtés des lacs, le besoin naturel d'échange entre les pays de bois et les pays de prairies, vont bientôt le rendre égal ou supérieur au commerce de l'ancienne colonie avec l'ancienne métropole. Jusqu'ici, l'opposition des intérêts n'a pas moins que l'antagonisme moral fait obstacle aux pensées d'union. En qualité de pays agricole et de pays forestier, le Canada est pour le libre-échange. S'il a élevé ses tarifs de douane, c'est qu'il veut des travaux publics, et qu'il n'admet pas la pensée d'un impôt foncier. Au point de vue économique, ses tendances étaient pour les états du sud; il ne saurait accepter des tarifs de douane excessifs dont les recettes passeraient dans le trésor fédéral au lieu de servir à l'achèvement des travaux publics canadiens. Dans l'état présent de ses travaux, l'union avec les Etats-Unis ferait perdre au Canada ses plus chères espérances économiques. Cependant la force financière fait défaut. Ce sont des difficultés immenses à surmonter: un climat qui commande de doubler un fleuve par un chemin de fer et de créer des routes artificielles à côté des routes naturelles, une configuration de territoire, qui pour une population de 3 millions d'habitants, veut des chemins de fer et des canaux de 500 lieues de longueur. Les Canadiens sont trop braves pour se laisser vaincre par leur gouvernement ou leur voisin, que ce gouvernement soit l'Angleterre ou ce voisin les Etats-Unis; mais leur patriotisme ne les rend pas insensibles à la séduction des travaux publics, et, pour affermir la fidélité du Canada, l'Angleterre ferait bien de subventionner plus de chemins de fer et d'envoyer moins de soldats.¹

Mais l'étendue cultivable au Canada n'est peut-être pas aussi considérable qu'on le croit généralement. Si du côté du sud la frontière américaine serre de près la vallée du Saint-Laurent, au nord s'élève la frontière de glaces du Labrador. Que l'émigration se maintienne, il se déclarera bientôt un mouvement semblable à

¹ Cette étude d'un écrivain français a paru en 1867. C'est la raison de l'inexactitude de plusieurs observations contenues dans ce chapitre, surtout en ce qui concerne l'Angleterre, le Canada et le Nord-Ouest. Ces remarques ont été tellement démenties par les derniers évènements, que le lecteur en saisira facilement le sens faux sans qu'il soit nécessaire de les signaler.—*Note du Gérant.*

celui qui, aux Etats-Unis, a porté les populations à se précipiter plus loin vers l'ouest. L'ouest du Haut-Canada, c'est le territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et déjà un cri colonial s'élève contre le régime anti-colonial de cette compagnie. Au sud de la Colombie anglaise, une large espace de montagnes difficiles à franchir sert de frontière. Au Canada, deux siècles de luttes nationales séparent les populations. Du côté du territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, ce sont des plaines uniformes et dépourvues d'habitants. La frontière est une frontière mathématique, un degré de latitude. C'est à la fois le lieu où le conflit avec les Etats Unis est certain et celui où les chances de succès sont les plus faibles pour l'Angleterre. Toutefois le parti semble pris de ne rien faire comme de laisser tout faire. La route américaine est achevée ; la route anglaise n'est pas même à l'état de projet. Que les événements s'accomplissent !

Par quel chemin la colonisation doit-elle s'avancer dans cette immense région qui s'étend du 49^e degré de latitude aux glaces du pôle, et qui a pour limites à l'ouest les Montagnes-Rocheuses et à l'est les sables inféconds de la rive occidentale du Lac-Supérieur ? Trois routes fluviales aboutissent au lac Winnipeg, qui en forme le centre. Ce sont au nord le Nelson, qui se jette dans la baie d'Hudson, au sud la Rivière-Rouge, qui offre à la navigation un parcours de 350 lieues, en partie sur le territoire américain et en partie sur le territoire anglais, à l'ouest enfin des deux Saskatchewan, qui peuvent porter des bateaux à vapeur jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses. De la préférence accordée à l'une des deux premières routes dépendra la direction du courant d'émigrans qui peuplera les contrées qui traversent ces puissans cours d'eau. Les Américains ont compris toute l'importance de la route du sud, qui vient de chez eux. La chambre de commerce de New-York écrit, comme s'il s'agissait de terres appartenant déjà aux Etats Unis : " Il existe au cœur de l'Amérique du Nord une subdivision dont le lac Winnipeg peut être considéré comme le centre. Cette subdivision est, comme la vallée du Mississipi, remarquable par la fertilité du sol, par la douce ondulation des plaines et par la longueur des rivières propres à la navigation à vapeur. Le climat n'y dépasse point en sévérité celui du Canada et des états de l'est. Aucun lieu n'est plus propre à devenir le séjour de communautés nombreuses, courageuses et prospères. L'étendue cultivable est égale à celle de huit ou dix états américains de première classe. La grande rivière du Saskatchewan est navigable jusqu'à la base des Montagnes-Rocheuses. Il n'est pas du tout improbable que la vallée de cette rivière n'offre le meilleur parcours pour un che-

min de fer allant au Pacifique. Les eaux navigables de cette grande subdivision se relieut avec celles du Mississipi. La Rivière-Rouge du Nord, qui se jette dans le lac Winnipeg, donne du nord au sud une navigation de près de 800 milles. La Rivière-Rouge est une des rivières du monde les mieux appropriées à la navigation à vapeur, et elle arrose une des plus belles régions de ce continent. Entre le lieu où elle commence à devenir navigable et Saint Paul, sur le Mississipi, il y a un chemin de fer en voie de construction. Quand cette route sera achevée, une nouvelle grande subdivision du continent américain, comprenant un demi-million de milles carrés, sera ouverte à la civilisation." Un agent américain, envoyé par le gouvernement du Minnesota pour reconnaître la valeur réelle du pays de la Rivière-Rouge et du Saskatchewan, termine ainsi son rapport: "En résumé, c'est un pays digne qu'on lutte pour l'avenir (*a country worth fighting for*), et je suis heureux d'avoir à rappeler le concours rapide des événements, qui montrent que la frontière, qui jusqu'ici s'arrêtait aux sources du Saint-Laurent et du Mississipi, va bientôt être reculée par la marche de la civilisation anglo-saxonne."

Malheureusement pour l'Angleterre, l'extrémité occidentale du Lac-Supérieur est un mauvais point de départ. Le véritable colon s'avance avec ses chevaux, les bestiaux, ses voitures et ses outils; il apporte avec lui tout le matériel de l'agriculture et féconde la terre. Une avant-garde de pionniers a besoin d'être soutenue par des renforts successifs. Tous les établissements qui, une fois formés, ont été laissés à eux-mêmes, ont vite perdu de leur importance; on en a pour preuve la colonie fondée au commencement de ce siècle par lord Selkirk, dont elle porte encore le nom, et les autres établissements de la Rivière-Rouge, qui sont restés stationnaires, tandis que tout grandissait au sud et à l'est. Malheureusement aussi la navigation de la baie d'Hudson est très difficile; il faut remonter vers le pôle, doubler l'énorme presqu'île du Labrador et descendre ensuite au milieu des brouillards et à travers des montagnes de glaces flottantes. Le Nelson est fermé par les glaces six ou sept mois de l'année. A l'embouchure du Saskatchewan dans le lac Winnipeg s'amoncellent des glaces qui ne fondent qu'à la fin de l'été. Evidemment ce pays veut être colonisé par le sud. Jusqu'à présent, le Minnesota s'est plus occupé d'attirer sur son territoire le transit anglais que de s'emparer des terres anglaises; mais la population du Minnesota double tous les deux ans, le cadastre des terres fédérales vient d'atteindre la Rivière-Rouge. Que le principal courant d'émigration, qui se porte aujourd'hui vers l'ouest, change un instant de direction et se préci-

pite vers le nord-ouest ; que l'on se sente à l'étroit dans le Minnesota : pendant que les cabinets de Washington et de Saint-James échangeront des notes, des aventuriers du Minnesota et des mécontents de Selkirk décideront pratiquement la question ; ils s'uniront pour massacrer les Indiens et les demi-sang. Un chemin de fer sera construit de la Rivière-Rouge au Saskatchewan, et dix ans après on passera en malle-poste par *la Cache de la Tête jaune*.

JULES DE LASTEYRIE.

DISSERTATION SUR LE PAPE.

(Suite et fin.)

XIX

B.—Nous avons établi ce qu'est le pouvoir du Pape, quelles sont ses attributions, quelle est sa sublime dignité. Maintenant il faut voir à l'œuvre cet homme, divin en quelque sorte par son autorité. Il y a plus de 18 siècles que la Papauté existe ; elle a été exercée par 257 Pontifes. Qu'à-t-elle été en un si long espace de temps et agissant en un si grand nombre d'hommes ?

D'abord elle s'est constamment maintenue malgré les plus violentes attaques, bien souvent renouvelées. Le Christ a voulu que son représentant eut le même sort que lui, qu'il souffrit et triomphât. L'histoire du Souverain Pontife n'est qu'une suite de luttes, de persécutions subies, mais aussi une suite de victoires glorieuses. Le fait seul de la permanence de la Papauté, malgré tant de combats qu'elle a eu à livrer, constitue déjà, comme il a été dit, une preuve éclatante de son institution divine.

De plus, le Pape a toujours rempli son devoir essentiel, celui de maintenir intacte la vérité des enseignements divins. Cet autre fait rend évident que le Pape est la pierre inébranlable posée par la main du Christ comme fondement de l'Eglise.

Maintenant, comme il a déjà été observé, l'infaillibilité n'entraîne pas l'impeccabilité. Les Papes peuvent faire des fautes personnelles, ils n'ont pas échappé à ce triste apanage de la fragilité humaine. On conçoit toutefois que la Papauté doit présenter dans son his-

toire, prise en général, un ensemble de vertus, un caractère de grandeur et une action bienfaisante sur la société, qui la distingue de tout autre pouvoir ; et qui, malgré certaines ombres passagères, montre habituellement ses actes en rapport avec la dignité dont elle est revêtue. Le divin fondateur du christianisme a dit lui-même : que la doctrine se connaissait par les fruits de ceux qui la prêchent—*a fructibus eorum cognoscetis eos*. L'autorité chargée d'enseigner aux hommes la doctrine divine ne devait pas être en opposition permanente avec sa propre prédication.

XX

C.—Jetons un coup d'œil sur l'histoire des Papes, et nous verrons par les merveilles qu'elle présente, ressortir le caractère divin de son institution.

Voyez-vous le premier des Papes ? Ce mot *Pape* signifie Père.— Pierre revêtu de la force divine donne l'existence à l'Eglise ; sa parole engendre les premiers fidèles.—Lui, cet homme si grossier, si ignorant, cet homme qui, à la voix d'une servante, reniait son maître ; le voici qui apparaît au milieu d'une multitude d'hommes venant de toute nation qui est sous le ciel. Il parle, et chacun des étrangers qui l'écoutent, l'entend parlant dans sa propre langue : il proclame la divinité de Celui que le peuple juif avait tout récemment crucifié avec tant d'ignominie, et à cette première parole, trois mille hommes se déclarent disciples du Christ, et sollicitent le baptême. Bientôt il voit un boiteux qui lui demande l'aumône, et il le guérit de son infirmité en lui disant : Au nom de Jésus, lève-toi et marche. Il poursuit ses prédications et ses miracles, et le nombre des adorateurs du Christ se multiplie merveilleusement.

On le voit présider à tout. Le premier, il convertit les Gentils. La conquête des âmes, dont il dirige le mouvement s'étend au delà de la Judée. Il fixe d'abord le siège de son empire à Antioche. Mais il sent en lui une ambition dont l'audace n'a été égalée par celle d'aucun conquérant.

Les diverses nations étaient alors soumises à un seul souverain. Rome était la capitale de l'empire du monde : une immense population s'y pressait dans une vaste étendue ; toutes les ressources de la terre y étaient accumulées : les lettres et les sciences y brillaient du plus vif éclat ; et toutes les magnificences de l'art s'y joignaient à un site d'une incomparable grandeur. En même temps là régnait le luxe le plus raffiné, une corruption de mœurs atteignant les dernières limites de l'infamie ; chez le peuple, la plus déplorable

superstition dans les diverses formes de l'idolâtrie, et chez les grands, un scepticisme qui avait mis toutes les idées religieuses et morales en dissolution : et tout cela était soumis au joug du plus affreux despotisme, exercé par ces monstres qui ont porté le nom de Tibère, de Caligula, de Néron.

Sous l'effet d'une inspiration divine, Pierre regarde la cité, maîtresse du monde, et il dit : c'est-là que je vais établir le siège de l'Empire que je fonde, et c'est par moi que se réalisera le nom qu'elle se donne : j'en ferai réellement la Ville Éternelle.

XXI

A.—Pour faire sentir l'action merveilleuse de la Providence dans l'établissement du siège du Chef de l'Église à Rome, je rappellerai le dialogue que Mgr. Gerbet, d'après un Père de l'Église, suppose avoir eu lieu entre Saint Pierre et un habitant de la grande cité.

“ Voyez-vous le batelier du lac de Génésareth faisant son entrée dans la ville qu'il venait conquérir. Il est revêtu d'une robe et d'un manteau usé par le voyage ; tout en lui annonce la pauvreté. Il se repose un moment au milieu de ses compagnons, tâchant d'obtenir des renseignements qui lui sont nécessaires. Voilà qu'un de ces chercheurs de nouvelles, dont Rome était remplie, s'approche de cet inconnu dont la physionomie le frappe, et il l'interroge :

— Etranger, pourrais-je savoir quelle affaire t'appelle à Rome : je suis peut-être en état de te rendre quelque service.

— Je viens y annoncer le Dieu inconnu, et substituer son culte à celui des démons que vous adorez.

— Vraiment ! voilà quelque chose de très-nouveau ; voyons, causons un peu : d'où viens-tu ? quel est ton pays ?

— J'appartiens à une race d'hommes que vous méprisez et détestez : je suis Juif.

— Mais tu es peut-être un grand personnage dans ta nation ?

— Regarde ces pauvres mariniers qui se tiennent-là près de nous sur le bord du Tibre—je suis de leur métier ; je n'ai ni or ni argent.

— Mais tu as fréquenté peut-être les écoles des philosophes et des rhéteurs. Tu comptes sur ton éloquence.

— Je suis un homme sans lettres.

— Il faut donc que le culte de ce Dieu inconnu dont tu parles soit bien attrayant par lui-même, pour pouvoir se passer ainsi de toute recommandation.

— Le Dieu que je prêche est mort sur une croix entre deux voleurs.

- Et que viens-tu nous annoncer de la part d'un Dieu si étrange ?
- Le renoncement à tous les vices auxquels cette ville a élevé des temples, et la pratique des vertus qui vous sont inconnues, l'humilité, la chasteté, le pardon des injures.
- Et tu prétends établir cette doctrine à Rome ?
- A Rome et dans toute la terre.
- Supposant qu'elle puisse s'établir quelque part crois-tu que cette doctrine régnera longtemps ?
- Dans tous les siècles.
- Mais qui va te seconder dans cette entreprise ? Je n'imagine pas que tu comptes sur les Césars, les riches, les philosophes.
- Les riches, je viens leur dire de se détacher de leurs richesses ; les philosophes, je viens soumettre leur raison à la foi, aux plus incompréhensibles mystères ; les Césars, je viens les destituer du souverain pontificat.
- Mais ne vois-tu pas que la puissance des empereurs va se déchaîner contre toi ?
- Je m'y attends, mais je braverai leur colère.
- C'est donc la mort que tu viens chercher ici, tu seras crucifié comme le Dieu que tu annonces.
- Oui, mais je revivrai à jamais dans mes successeurs.
- L'étranger s'éloigna en disant : Pauvre fou. Et maintenant le monde répète la parole sacrée : La folie qui vient de Dieu l'emporte sur la sagesse des hommes.

XXII

C.—Pierre s'établit à Rome. C'est à lui qu'on peut appliquer avec vérité ce qu'a dit le poète d'un conquérant :

Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprégna sur la terre une aussi forte trace
Et ce pied s'est arrêté-là.

La trace de ce pied, comme elle est fortement gravée dans la ville éternelle ! Rome, c'est la ville de Pierre. Là règne encore la dynastie qu'il a fondée avec un éclat plus grand que jamais. Là est son tombeau, qui est le monument le plus splendide, le plus grandiose du monde entier. C'est autour de ses restes sacrés que se tient la plus auguste assemblée qu'ait jamais vue la terre, et qui vient de rendre un hommage si solennel à son autorité. Avec quelle gloire il s'est survécu sur la terre, et quelle puissance suprême il exerce ! Son nom reçoit les plus éclatants hommages ; sa puissance auprès de Dieu est invoquée par les supplications universelles de la société

catholique : partout on vénère les clefs, insigne du pouvoir qui lui a été donné d'ouvrir le ciel, où n'entrent que ceux qui ont été soumis à son empire. Je le demande : la gloire de Pierre dans le monde est-elle en rapport avec la dignité dont le Christ l'a revêtu ?

XXIII

C.—Pierre est mort, mais il se survit dans les Evêques de Rome, qui le remplacent en se succédant les uns aux autres. Pendant deux siècles et demi, les Papes portent l'héroïsme de leur foi et de leur confiance en l'énergie divine de leur autorité jusqu'à mourir pour l'attester. Les trente-deux premiers Papes ont subi le martyre. Dans les jours rapides qu'ils exercèrent leur pouvoir, ils vivaient sous terre, renfermés dans ces souterrains de Rome, monuments si fameux sous le nom de catacombes, de la force d'âme sublime de la société chrétienne primitive. C'est-là qu'ils célébraient les Saints Mystères, qu'ils dirigeaient les fidèles, qu'ils usaient de leur autorité sur l'Eglise entière. Les preuves de l'action universelle des Evêques de Rome de cette époque se trouvent dans des faits nombreux. De l'Orient à l'Occident, des Gaules, de l'Asie et l'Afrique, on recourait aux successeurs de Pierre, et au moment d'aller expirer sur les bûchers ou dans les amphithéâtres, ceux-ci portaient des condamnations qui allaient au loin éteindre une hérésie naissante, ou des décrets qui fondaient la discipline générale de l'Eglise. Le caractère divin de la Papauté n'apparaît-il pas pendant ces trois premiers siècles dans la sainteté des Pontifes, dans la force qui en a fait des martyrs, et dans ce pouvoir exercé au milieu de tant d'obstacles qui devaient en empêcher l'action ?

Enfin, l'Eglise recouvre sa liberté. Saint Sylvestre amène Constantin, déjà préparé par une vision fameuse, à la profession de la foi catholique ; c'est sous son influence que cet Empereur a fait à l'atroce législation payenne des modifications admirables, tout imprégnées de l'esprit du christianisme, et qu'il a fondé ces magnifiques basiliques qui font l'ornement de Rome.

Voyez-vous maintenant quel zèle éclairé les Papes font paraître contre les hérésies qui attaquent la pureté de la foi et causent tant de troubles violents dans la société ? Saint Sylvestre convoque le concile de Nicée qui, en condamnant l'erreur d'Arius, maintient le dogme fondamental du christianisme, la divinité de Jésus-Christ. Saint Damase proscrit l'hérésie de Macédonius qui niait que le St. Esprit fut une personne divine. Saint Innocent I, anathématise la doctrine de Pélage qui s'élevait contre le péché originel et la néces-

sité de la grâce : c'est alors que le plus grand génie qu'ait produit l'Eglise, Saint Augustin, fait entendre ces paroles : *Roma locuta est, causa finita est* : Rome a parlé, la cause est finie. Saint Célestin condamne l'erreur de Nestorius qui refusait de reconnaître Marie comme Mère de Dieu ; le concile d'Ephèse n'a fait que répéter sa sentence.

Au cinquième siècle, aux déchirements causés par les hérésies et les schismes, se joint l'invasion des barbares qui mettent tout à feu et à sang. Mais voici qu'un homme apparaît pour être le génie tutélaire de la société chrétienne, Saint Léon-le-Grand. Il condamne l'horrible secte des Manichéens et les force à sortir de Rome qu'ils infectaient ; il proscriit le Priscillianistes qui prêchaient des doctrines infâmes. Une nouvelle hérésie s'élève : Eutychès nie qu'il y ait en Jésus-Christ deux natures. Saint Léon le condamne par une lettre devenue fameuse dans les annales de l'Eglise, et le concile œcuménique de Chalcédoine, adhérant à sa doctrine : s'écrie : Pierre a parlé par la bouche de Léon.

Cependant tout tremblait sous les coups du fléau de Dieu. La Gaule, la Germanie, l'Italie, avaient senti les affreux ravages de l'épée d'Attila ; tout devenait ruine sur son passage ; il menace Rome. Léon s'avance au devant de lui, et lui parle avec une telle autorité qu'il le fait consentir à se retirer de l'Italie. Mais Rome n'échappe à un danger que pour en courir un autre. Le féroce roi des Vandales, Genséric, est à ses portes. Le pontife ne peut l'empêcher d'entrer à Rome, et de la piller, mais il obtient de lui que la vie de tous les habitants sera sauvée et que rien ne sera livré aux flammes. Quels services rendus à la société par un seul homme !

XXIV

D.—L'empire romain, en punition de l'horrible tyrannie qu'il avait fait peser sur le monde, et du sang chrétien qu'il avait versé avec tant d'abondance, avait succombé sous les coups des barbares. Les Papes qui avaient fait ce qu'ils avaient pu pour retarder sa ruine, pleurèrent sur ses malheurs. La prophétie de Daniel était accomplie ; il ne devait plus y avoir d'empire universel sur le monde que celui du Christ, exercé par son vicaire. Des débris de l'Empire d'Occident surgissent des royaumes qui seront soumis par la foi à son autorité. Le premier est celui qui porte le nom de royaume très-chrétien. Le Pape Anastase II salue Clovis, et dans la lettre célèbre qu'il lui adresse, il semble prédire la destinée providentielle de la France. Soyez, dit-il, au vainqueur de Tolbiac, la

consolation de l'Eglise votre mère ; soyez pour la soutenir une colonne inébranlable.

Au 5e et au 6e siècle, Saint Symmaque, Saint Jean I, Saint Boniface II, entre autres Pontifes de mérites, soutiennent avec éclat l'autorité pontificale contre les hérésies et les persécutions. Vigile avait été un intrigant ambitieux, au point d'exciter un schisme : devenu Pape, il défend les droits de l'Eglise avec la plus grande fermeté. En vain l'empereur Justinien veut attenter à sa liberté ; il s'écrie : Quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas Saint Pierre.

Mais voici que Rome voit un Pontife dont la sainteté et la grandeur brillent de la splendeur la plus glorieuse, je veux dire Saint Grégoire-le-Grand. Elu pape, il va se cacher dans un bois ; une colonne de fumée dénonce le lieu de sa retraite. La peste désole Rome. Grégoire ordonne une procession générale : pendant qu'il élève au milieu des fidèles ses supplications vers les cieux, un ange apparaît sur le mausolée d'Adrien, remettant l'épée dans le fourreau, comme signe de la cessation de l'épidémie : de là le nom fameux de Château St. Ange, porté depuis par ce monument.

Le Pontife remet partout la discipline en vigueur ; il fait fleurir les institutions monastiques, il assure la liberté de l'élection des Evêques, et il a eu, dit M. de Montalembert, la gloire de donner au chant ecclésiastique ce caractère grave et solennel en même temps que populaire et durable qui a traversé les siècles, et auquel il faut toujours revenir après les aberrations trop prolongées de l'esprit de frivolité ou d'innovation : aussi la mélodie sacrée porte-t-elle le nom de Chant Grégorien. Le grand Pape lutte avec énergie contre les empereurs d'Orient et les patriarches de Constantinople, rivaux de l'autorité de l'Evêque de Rome. Comprenant la mission des races nouvelles établies dans l'ancien empire, il cherche à en faire les soutiens de l'Eglise. Il aide à la conversion des Lombards opérée par la reine Théodélinde ; il encourage celle des Visigoths par ses lettres au roi Récarède. La Gaule est l'objet de sa sollicitude : il écrit au roi Childebart et à la reine Brunehaut que la justice fait la force des nations, et qu'un royaume n'est pas stable, si on y laisse le vice sans répression. Lui qui, n'étant que diacre, avait voulu porter la lumière de la foi chez les Anglo-Saxons, il leur envoie des missionnaires pour les évangéliser, et il pourvoit avec la plus tendre sollicitude à l'Eglise qu'il fondait sur le sol d'Albion : la conversion et la civilisation de la nation anglaise sont donc dues à ce grand Pontife. Grégoire a joint aux œuvres de son zèle des écrits remplis d'une doctrine salutaire, et admirables par un style plein d'une simplicité et d'une élégance qui charme. Il a

contribué plus que tout autre à former cette belle langue latine que parle l'Eglise.

Parmi les Papes de l'âge qui suivit, on voit toujours des vertus et un courage digne des premiers siècles de l'Eglise. Ils ont à lutter contre les injustes prétentions des empereurs de Constantinople, contre l'hérésie, contre des calamités de toute espèce ; ils soutiennent sans faillir la doctrine catholique, et les droits de l'Eglise, et ils viennent avec un zèle et une charité admirables au secours des populations accablées par toutes sortes de maux : on les voit sans cesse occupés à éclairer les hommes et à leur faire du bien.

XXV

F.—Au 8e siècle, par une suite de circonstances providentielles, l'autorité temporelle de la Papauté a été définitivement constituée. Aussitôt que Rome fut chrétienne, elle appartint de fait au successeur de Saint Pierre. Constantin en s'en allant à Byzance semblait lui en abandonner le gouvernement. Nul autre souverain n'a depuis ce temps résidé à Rome. A plusieurs reprises, les Papes ont soustrait cette cité aux ravages des Barbares : à eux seuls, elle doit la réalité de son nom de Ville-Eternelle. Les sollicitudes que le gouvernement de Rome donnait à Saint Grégoire-le-Grand étaient telles qu'il disait douter s'il faisait l'office de pasteur ou celui de prince temporel. Les empereurs d'Orient étaient animés d'une haine jalouse contre les Papes toujours prêts à condamner les hérésies qu'ils soutenaient. Léon l'Isaurien ordonne à l'Exarque de Ravenne de le débarrasser du Pape, alors Grégoire II : les Romains le défendent, quoiqu'il veuille les maintenir dans la soumission à l'Empereur. Alors Léon engage Liutprand, roi des Lombards, à faire la guerre aux Papes ; Grégoire désarme ce prince, renouvelant la merveille de St. Léon devant Attila. Mais sous Grégoire III, Liutprand recommence ses hostilités. Il n'y avait aucun secours à attendre de l'Empereur dont la persécution envers les catholiques était plus cruelle que jamais. Le Pape appelle le vainqueur des Sarrasins, Charles Martel, qu'il nomme son fils très-chrétien. Ce prince ne mit pas ses armes au service du Pape ; car bientôt le roi Lombard cessa de menacer le Saint-Siège.

Etienne II occupe la chaire pontificale. Astolphe, roi des Lombards, ravage les environs de Rome et tente de s'emparer de la ville. Le Pape demande du secours à l'Empereur : il n'en reçoit point. Alors il passe les Alpes et va solliciter l'assistance de Pepin le nouveau roi des Francs. Celui-ci entre en Italie, remporte une

victoire sur Astolphe, à qui, sur la demande du Pape, il accorde une paix généreuse. Mais bientôt le roi Lombard vient mettre le siège devant Rome. Pepin, à un nouvel appel du Pontife, vole à son secours ; il assiège Astolphe dans sa capitale, et ne lui accorde la paix qu'à la condition qu'il remette au St. Siège toutes les villes qu'il avait enlevées. Alors se présente un ambassadeur de Constantinople, réclamant pour son maître auprès du roi des Francs, les places qu'il venait de conquérir. Il était trop tard. Pepin juge avec raison que les Empereurs d'Orient qui, depuis déjà longtemps, se sont montrés les ennemis de la ville occupée par les Pontifes, et l'ont abandonnée aux attaques des Lombards, n'ont plus de droit à réclamer sur elle. Il ajoute aux places qu'il fait restituer aux papes parce qu'il les regardait comme appartenant au St. Siège, la donation de quelques villes importantes, et ainsi fut établie l'autorité temporelle des Papes.

Didier, successeur d'Astolphe, recommence la guerre contre le territoire soumis à l'autorité pontificale. Adrien I^{er} en informe le puissant roi des Francs, le vainqueur des Saxons. Charlemagne rassemble son armée, détrône Didier, dont il garde la couronne pour lui, et il fait au domaine papal une donation plus considérable encore que celle de Pepin. Il resta uni au Pape Adrien par une tendre et filiale affection, et quand ce Pontife mourut, il exprima son deuil en ces termes touchants : " Vous étiez mon père et l'objet de ma tendresse. Pour marquer l'union de nos cœurs, je joins ensemble nos noms : Adrien, Charles. Je suis le Roi et vous êtes le Père. O le meilleur de tous les pères, daignez-vous souvenir de votre fils ; faites que le disciple, aille se réunir à son maître ; et vous qui lisez ces mots, dites d'un cœur suppliant : O Dieu, ayez pitié de tous les deux." Quelle magnifique expression de l'harmonie entre les deux puissances ! Oh ! si elle eut duré toujours, quel bonheur pour l'Eglise et la société ! Les rois auraient-ils été abaissés par leur déférence au Vicaire de Jésus-Christ ? Nul souverain ne l'a plus fortement exprimé que Charlemagne ; et nul n'a eu un empire plus puissant, et n'a laissé un nom plus grand dans l'histoire.

XXVI

B.—Et contemplons maintenant une autre grande scène. Léon III a succédé à Adrien. Une conspiration se forme contre lui : ses ennemis s'emparent de sa personne, lui crèvent les yeux et lui mutilent la langue. Le peuple le délivre, et il guérit miraculeusement. Mais menacé encore par les séditeux, il va demander pro-

lection au glorieux et puissant défenseur du Saint Siège. Charlemagne est bientôt à Rome. L'humble et pieux pontife veut se justifier devant ce prince des accusations portées contre lui. Il assemble les Evêques, les seigneurs Francs et Romains dans la basilique de Saint Pierre. Le roi prend la parole et expose le motif de la réunion ; mais tous les Evêques s'écrient : Il ne nous appartient pas de juger le Vicaire de Jésus-Christ ; c'est lui qui est notre juge ; il n'est jugé par personne : qu'il se juge lui-même.—Le Pape jure solennellement qu'il est innocent, et le roi, le clergé et le peuple entonnent le *Te Deum*. On sait que ce fait a été immortalisé par un des chefs-d'œuvre de Raphaël.

Le Vicaire du Christ sentait qu'il avait une reconnaissance à exprimer au défenseur de son autorité. Le jour de Noël l'an 800, Charlemagne s'étant rendu à St. Pierre pour la messe solennelle, le Pape s'avance près de lui, et lui mettant la couronne sur la tête, il le proclame Empereur des Romains. Charlemagne comprenait l'esprit de cette nouvelle institution, lorsqu'il s'intitulait : *Carolus, gratia Dei, Rex regni Francorum rector et devotus sanctæ ecclesiæ defensor, atque adjutor in omnibus apostolicæ sædès*. Le pouvoir temporel indépendant dans sa sphère, mais défenseur du pouvoir spirituel ; tel était le système social inauguré par l'acte que je viens de rappeler. L'œuvre de Léon III et de Charlemagne a été détruite ; personne n'en peut contester la grandeur, ni en méconnaître l'efficacité pour le bien de la société.

Les Papes qui succédèrent à Léon III pendant toute la durée du 9^e siècle maintinrent avec zèle les principes de la foi et de la morale, continuèrent l'œuvre de la civilisation de l'Europe et la conversion des peuples encore infidèles, et donnèrent l'exemple de hautes vertus. Nicolas I eut un règne si glorieux qu'il a été surnommé le Grand. Lui et son successeur, Adrien II, sont célèbres par l'énergie avec laquelle ils défendirent contre le roi Lothaire l'indissolubilité et la sainteté du mariage et la pureté de la famille. Si, a dit à ce sujet le comte de Maistre, dans la jeunesse des nations septentrionales, les Papes n'avaient pas eu le moyen d'épouvanter les passions souveraines, les princes auraient fini par établir le divorce et la polygamie, et ce désordre se répétant jusque dans les dernières classes de la société, aucun œil ne saurait plus apercevoir les bornes où se serait arrêté un tel débordement. C'est un service immense que les Papes ont rendu à la société par l'inflexibilité de leurs principes et la menace des censures ecclésiastiques.

XXVII

C.—Nous voici arrivés au 10^e siècle. Ici la Papauté va subir une bien pénible humiliation. Mais qu'on le remarque bien : pendant près de mille ans on n'a vu sur la chaire de Saint Pierre aucun Pape portant un nom flétri par la postérité. Tous au contraire ont laissé une mémoire honorable, et un grand nombre d'entre eux nous apparaissent avec l'auréole de la sainteté. Quelle dynastie a jamais présenté une telle suite de souverains n'ayant point encouru la censure de l'histoire ? Oh ! c'est que la race pontificale est d'origine divine !

Mais il faut l'avouer : au 10^e siècle il y a eu des Papes vicieux, donnant à l'Eglise le scandale le plus déplorable. Mais combien y en a-t-il eu ? D'après, non les calomnies des ennemis de l'Eglise, mais les données les plus sûres de l'histoire, sur 36 Papes qui parurent depuis le commencement du 10^e jusqu'au milieu du 11^e siècle, on en trouve cinq ou six dont l'élection a eu lieu au moyen d'intrigues de leur part, et deux seulement dont l'immoralité ait été bien constatée—Jean XII et Benoit IX. Sans doute un certain nombre des autres Pontifes de cette époque n'ont pas été à la hauteur de leurs prédécesseurs ; mais ils ne méritent pas le nom de mauvais papes. Un si petit nombre de pontifes coupables sur une si longue série, n'est ce pas là encore une merveille de l'ordre moral qui tourne à la gloire de la Papauté ?

D'ailleurs pourquoi y a-t-il eu des mauvais Papes ? Le souverain pontificat était devenu la première position du monde. Les familles et les maisons princières durent faire de grands efforts pour qu'un des leurs fut revêtu de cette charge éminente. De là les moyens violents, les intrigues pour parvenir au trône pontifical. De plus, au 10^e siècle divers concurrents se disputaient l'Empire : mais c'était au Pape seul qu'il appartenait d'investir de cette dignité. Il importait donc aux ambitieux d'avoir un Pape dans leurs intérêts. De là encore les efforts des princes pour élever sur le siège de Pierre, non le plus digne, mais l'homme qui favorisait le plus leurs prétentions. Il y eut donc des papes dont la conduite ne convenait pas à leur dignité, quand les élections ne furent plus libres, quand l'Eglise eut à subir pour le choix de ses pontifes l'influence et même la domination des puissances laïques.

Maintenant il me faut dire qu'aucune hérésie ne s'est élevée pendant la période dont je parle, et les papes les plus vicieux n'ont altéré en aucune façon l'enseignement dogmatique et moral confié

à leur autorité ; ils ont maintenu la foi aux préceptes divins qui condamnaient leur conduite. Si l'Eglise eut été d'institution humaine, ces pontifes auraient plié sa morale aux exigences de leurs passions, comme l'ont fait Luther, Henri VIII et autres. Rien ne montre mieux l'infaillibilité des Papes que la dépravation de quelques-uns d'entre eux.

XXVIII

A.—Cette épreuve ne pouvait durer longtemps. Dieu appela bientôt au trône pontifical un des hommes les plus extraordinaires que le monde ait admirés, St. Grégoire VII. Il commença par ôter aux Empereurs Germaniques toute part à l'élection des Papes ; puis il attaque avec la plus grande fermeté les désordres scandaleux d'une grande partie du clergé. En maintenant le célibat des prêtres, il a sauvé l'Eglise. " C'en était fait du christianisme, a dit un historien peu suspect, M. Michelet, si l'Eglise amollie et prasaïsée dans le mariage, se matérialisait dans l'hérédité féodale ; le sel de la terre s'évanouissait et tout était dit." Puis Grégoire défend dans un concile, sous peine d'anathème, à tout laïque de donner l'investiture de quelque bénéfice ou dignité ecclésiastique que ce fut. Alors le trône impérial était occupé par l'un des plus abominables princes dont l'histoire fasse mention, Henri IV. Il méprise les décrets pontificaux. Grégoire menace de l'excommunier. Henri convoque une assemblée d'Evêques et y fait déposer le Pape. Celui-ci fulmine la sentence d'excommunication et délie de leur serment de fidélité ses sujets sur lesquels il faisait peser le joug le plus cruel. Henri qui a d'abord résisté, se voyant sur le point d'être dépossédé de ses états, vient à Canossa où était Grégoire, et prenant l'habit de pénitence, il se jette à ses pieds pour demander l'absolution. Il la reçoit, mais bientôt il rompt ses engagements. Il s'ensuivit une guerre dont les succès furent variés d'abord, mais qui aboutit à faire perdre la couronne à Henri, lequel mourut misérablement, et dont le corps renfermé dans un cercueil de pierre demeura cinq ans sans recevoir la sépulture. La grandeur du rôle du saint Pontife, qui déploya une si grande fermeté en faveur de l'Eglise, a fait dire au grand conquérant de notre siècle : Si je n'étais Napoléon, j'aurais voulu être Grégoire VII. Je doute que Grégoire VII, si l'avenir lui eut été ouvert, eut envié la gloire de Napoléon.

Les successeurs de ce Pape servirent glorieusement aussi la cause de l'Eglise.

C'est à Urbain II que revient l'honneur des croisades, le fait de l'histoire où l'héroïsme des nations a brillé du plus pur éclat, et qui ont préservé l'Europe de la barbarie de l'Islanisme. Voici Alexandre III. Écoutez ces paroles de Voltaire : "C'est l'homme qui au moyen âge, a mérité le plus du genre humain : il abolit autant qu'il le pût la servitude ; il ressuscita les droits des peuples et réprima les crimes des rois." Un autre historien, ennemi de l'Église, Sismondi, a dit aussi : "Le Pape était le seul qui se montrât le défenseur du peuple, le pacificateur des feudataires. La conduite des Pontifes inspirait le respect, et leurs bienfaits la reconnaissance."

Ici il faudrait esquisser la grande figure d'Innocent III, dont l'autorité domina depuis l'Islande jusqu'aux rives de l'Euphrate. Pendant les 18 ans de son règne, à peine un fait s'est-il passé qu'il n'ait subi son influence. Il a dignement inauguré ce 13^e siècle, le siècle de Saint Louis et de Saint Thomas d'Aquin, et qui est peut-être celui où l'humanité nous apparaît avec le plus de grandeur. Mais il est impossible d'entrer dans les détails.

XXIX

E.—La fait culminant de ce pontificat et de celui des Papes de cet âge est l'autorité qu'ils ont exercée sur les princes temporels en les excommuniant ou en les déposant de leur dignité. Il faut justifier en quelques mots l'exercice de ce pouvoir.

D'abord il est à remarquer que tous les souverains, objets de la condamnation des Papes, ont tous été dignes de la sentence portée contre eux. C'étaient des princes, injustes, cruels, débauchés, violeurs de toutes les lois divines et humaines. Quels hommes entre autres que les empereurs Henri IV, Henri VI, Frédéric II ! Pourquoi les Papes ont-ils sévi contre eux ? D'abord pour maintenir la sainteté du mariage, souvent outragée par les monarques de cette époque ; ensuite pour la défense des droits les plus sacrés de l'Église usurpés par eux, et soustraire le clergé à leur influence qui entretenait dans ce corps des désordres moraux extrêmement déplorables ; enfin pour protéger les sujets contre les vexations de leurs souverains et surtout arracher l'Italie au joug si tyrannique des Empereurs d'Allemagne. Par ce simple exposé que l'histoire met hors de toute contestation, on voit que les actes sévères accomplis par les Papes, étaient justes de soi, et ont été tout-à-fait favorables à la religion et à la morale, à la liberté et au bonheur des peuples.

Mais enfin avaient-ils droit d'en agir ainsi envers la puissance temporelle ? Nul ne peut contester qu'ils pouvaient porter la sentence d'excommunication contre les princes prévaricateurs ; c'est un acte de l'ordre purement spirituel. Soit, va-t-on dire, pour l'excommunication ; mais la déposition est une usurpation éclatante, une absorption de l'autorité politique dans l'autorité ecclésiastique.

Examinons bien la question. Quand un Pape, après avoir prononcé l'excommunication, déclarait que les sujets de tel prince étaient déliés de leur serment de fidélité, il ne prétendait pas exercer l'acte d'une autorité directe sur les Empereurs et les Rois, en vertu de laquelle il pût les déposséder de leur puissance, comme le chef d'un état peut ôter tel emploi, à un fonctionnaire public. Il déclarait seulement que ce prince ayant manqué à ses devoirs envers la religion, ou à la justice envers ses peuples, n'exerçant plus son pouvoir qu'au détriment de l'Eglise et de ses sujets, ceux-ci n'étaient plus tenus de se soumettre à son autorité, et pouvaient pourvoir au choix d'un souverain, de qui ils eussent à espérer un gouvernement qui ne foulât pas aux pieds leurs droits et ceux de l'Eglise à laquelle ils étaient attachés. C'était tout simplement un cas de conscience que les Papes décidaient comme docteurs de l'Eglise. Il faut bien remarquer que la constitution sociale de cette époque, imposait, et certes avec raison, la profession de la foi catholique comme condition au pouvoir des souverains, qui juraient tous à leur sacre de la conserver intacte. La société actuelle n'est pas régie de la même manière : toutefois qu'il se présente un cas où les sujets demandent si dans de telles circonstances ils sont tenus d'obéir à tel prince oppresseur de la foi ou de leurs droits, ou dont la légitimité du pouvoir est incertaine, le Pape, aujourd'hui comme alors, répondrait : Obéissez ou n'obéissez pas. Quand à la révolution de 1830, un certain nombre d'Evêques français ont demandé à Rome, s'ils pouvaient, malgré leur serment à Charles X, promettre leur allégeance à Louis-Philippe, le Pape a répondu affirmativement.— Pie IX ne vient-il pas d'interdire aux Evêques d'Espagne le serment à une constitution attentatoire aux droits de l'Eglise, et s'il savait que les fidèles de cette nation pussent établir un gouvernement catholique à la place de celui qui blesse leur foi, nul doute qu'il ne pût dire et qu'il ne dit : Puisque vous le pouvez, donnez-vous un gouvernement qui vous assure vos droits religieux.

Sans doute l'autorité temporelle vient de Dieu, et dans sa sphère propre, elle est indépendante de l'Eglise. Mais Dieu a établi ce pouvoir pour être le protecteur et non l'oppresseur de la religion et de la justice. Pourquoi n'aurait-il pas donné à l'Eglise, interprète de ses lois, le droit de déclarer, par son chef, en quel cas la sou-

mission à un prince prévaricateur cesserait d'être un devoir ? Cet état de choses, digne de la sagesse de la Providence, doit être l'état normal de la société. D'après de grands publicistes, même non catholiques, il est à regretter pour la paix et le bonheur des nations que le droit pontifical dont je parle ait été méconnu, et qu'il ait été remplacé par la maxime que le peuple a droit de se révolter quand il lui plaît : ce qui met la Révolution en permanence dans la société.

Encore un mot sur la question. On peut dire que les Papes ont ôté et donné des couronnes par des actes que ne justifierait pas l'explication qui vient d'être donnée. Cela est vrai ; mais il suffit de remarquer que cela a eu lieu à l'égard des princes qui s'étaient constitués vassaux du St. Siège, et que le Pape ne faisait qu'exercer un droit qui découlait du système féodal dominant à cette époque. Aucun catholique ne reconnaîtrait aujourd'hui au Pape un droit semblable.

XXX

D.—Au 14^e siècle, nous voyons les Papes, tout en conservant le titre d'Evêques de Rome, abandonner cette ville où sans cesse des agitateurs entretenaient des troubles qui menaçaient la sécurité du chef de l'Eglise, et établir leur demeure à Avignon. Comme ils étaient français, peut-être l'amour du pays a-t-il été pour quelque chose dans ce fait. Toutefois, ils ont été des pontifes de mérite, qui ont servi dignement l'Eglise ; l'un d'eux, Urbain V, a laissé la mémoire d'un saint. Saint Grégoire XI rétablit à Rome le siège pontifical ; ce qu'il a fait sur les instances de Ste. Catherine de Sienne. C'était une jeune fille de la classe du peuple, dont l'existence n'a été qu'une suite de merveilles. Les Papes l'ont employée pour les négociations les plus importantes ; ils l'ont appelée à leur conseil, l'ont fait parler dans le sacré collège ; elle a été pour eux dans bien des circonstances, l'organe de l'esprit saint. Aussi sa mémoire est singulièrement vénérée à Rome ; le Pape actuel lui a décerné dernièrement un solennel hommage en la proclamant après les Apôtres Pierre et Paul, patronne de la Ville Eternelle.

Voici maintenant le schisme d'Occident. C'est une des plus déplorables époques de l'histoire de l'Eglise. Urbain VI, pontife pieux et zélé, mais trop sévère, indispose une partie des cardinaux qui prétendent n'avoir pas été libres lors de son élection, et élisent un autre Pape. De là deux parties dans la chrétienté. On a pu se tromper de bonne foi dans le temps sur le véritable Vicaire de

Jésus-Christ. Aujourd'hui il ne saurait y avoir de doute qu'Urbain et ses successeurs n'aient été les vrais Papes ; et ils sont loin d'avoir laissé une mémoire flétrie : on peut cependant reprocher à Grégoire XII et à Jean XXIII de n'avoir pas renoncé assez tôt à leur dignité, quand cela leur était demandé pour la paix de l'Eglise.

A la fin du 15e siècle apparaît un Pontife auquel s'est attachée une bien injurieuse renommée, Alexandre VI. On l'a regardé comme le plus méchant des Papes qui aient occupé le siège de St. Pierre. Admettons la vérité de ce qu'on a dit contre lui : ce serait un Pape de plus, mais le dernier, à ajouter au très-petit nombre de ceux qui ont méconnu par leur conduite leur sublime dignité. Mais les études historiques contemporaines vengent, quoique tardivement, sa mémoire outragée. Il en résulte qu'il est innocent des crimes et des vices qu'on lui a imputés, ou du moins que les plus graves reproches qu'on lui fait ne sont certainement pas mérités et que tout au plus on pourrait entretenir quelque doute sur la vérité des autres. Il serait même établi qu'il a été un Pontife beaucoup plus digne de louange que de censure, et que la seule faute dont on serait en droit de le blâmer, serait la faveur trop grande qu'il aurait accordé à César Borgia, fils qu'il aurait eu d'un mariage contracté avant de recevoir les ordres, et dont la conduite a été répréhensible, mais incontestablement moins qu'on ne la répète.

On trouve dans les autres Papes de cet âge de la grandeur dans les actes, un zèle constant pour le bien de l'Eglise, des mœurs pures ; mais il faut le dire, on peut reprocher à quelques-uns d'entre eux cet attachement trop grand à leur famille, qui a été flétri sous le nom de népotisme, et une manière de défendre leurs droits temporels, qui, quoique juste de soi, aurait pu en certains cas, se ressentir d'avantage du caractère pontifical : on ne peut nier qu'un certain esprit séculier ne se soit introduit dans l'Eglise en général, à l'époque qui a immédiatement précédé l'explosion du protestantisme.

Cette funeste hérésie qui a enlevé au Pape un si grand nombre de sujets, a fait voir cependant la fidélité du Vicaire de Jésus-Christ à maintenir intacte la doctrine sacrée dont il a la garde. Quand Luther commença la prédication de ses erreurs, Léon X agit d'abord avec ménagement à son égard ; il essaya de ramener le moine rebelle à la vérité et au devoir. Tout fut inutile. Luther secoua le joug de l'Eglise, et des nations entières le suivirent dans sa révolte. Le pape l'anathématisa : en vain les défections se multiplient.— Rome consent à perdre le tiers de son empire sur l'Europe plutôt que de retrancher un seul point de son enseignement dogmati-

que ou moral. Clément VII voit Henri VIII entraîner l'Angleterre dans le schisme : il ne veut point accorder le divorce qu'il demande. Paul III montra la même fermeté à l'égard d'Elizabeth qui consumma la séparation de l'Angleterre avec le Saint-Siège. Clément VIII aurait aussi laissé Henri IV exercer sur la foi de la France une influence funeste, plutôt que d'accepter sa conversion à des conditions blessantes pour l'Eglise. Et n'entendez-vous pas aujourd'hui l'anglicanisme demander quelque concession qui amène une conciliation ? Mais le chef de l'Eglise, comme le Dieu dont il est l'organe, dit : *Non mutor*, je ne change pas. La vérité ne se modifie point. Elle répond à toutes les sollicitations de l'erreur : Tout ou rien.

XXXI

F.—La véritable réforme fut opérée par l'Eglise elle-même au Concile de Trente, convoqué, dirigé et confirmé par les Papes. Les dogmes de la foi y furent de nouveau affirmés contre les erreurs nouvelles et la discipline ecclésiastique remise en pleine vigueur. A cette époque, on vit des saints fleurir en grand nombre : de nouvelles congrégations, entre autres celle des Jésuites, furent érigées par les Souverains Pontifes, et la chaire de Pierre a brillé d'un éclat dont rien n'a plus altéré la pureté. Les Papes des trois derniers siècles ont tous laissé un nom respecté, et la plupart d'entre eux ont été des hommes d'une vertu éminente, des pontifes dignes de leur charge sublime. Citons entre autres Saint Pie V, si célèbre par son zèle pour la pureté de la foi et des mœurs, et qui a mis fin aux invasions musulmanes par la victoire de Lépante, due à ce qu'il a fait pour organiser l'armée chrétienne et encore plus à ses prières ; Sixte-Quint, que sa fermeté, mise à l'appui de l'ordre et de la justice, a rendu si glorieux ; comme pontife et comme prince. Urbain VIII qui découvrant les erreurs renfermées dans la doctrine janséniste l'a condamnée. Rendons maintenant nos hommages à un digne successeur de Saint Grégoire VII, le grand et saint Pape Innocent XI. Il lutte avec une glorieuse énergie contre les injustes prétentions de l'orgueilleux Louis XIV, devant qui tout tremblait alors ; il réprovoque et annule les fameux quatre articles qui sont le symbole du gallicanisme, refuse de donner l'institution canonique aux évêques nommés par le roi, et qui étaient attachés à la déclaration de 1682. Il blâme les mesures violentes prises contre les Protestants, disant qu'il fallait conduire les hommes à l'Eglise, et non les y traîner : il désapprouve les procédés imprudents de Jac-

ques II en Angleterre, comme propres à nuire au rétablissement du catholicisme : il déclare la guerre à tous les abus, porte des réglemens contre le luxe immodeste des femmes, et la musique effrénée du temps : enfin il prend, par ses encouragemens et ses prières, une large part à la guerre contre les Turcs, qui se termina par la fameuse bataille de Vienne, gagnée par Sobieski ; par ses vertus privées, il a laissé la mémoire d'un saint.

Innocent XII voit Louis XIV et les évêques gallicans rétracter leurs erreurs. Clément XI, par la fameuse constitution *Unigenitus*, empêche le Jansénisme de dominer en France. Au siècle dernier, Benoit XIII montre toutes les vertus d'un saint. Clément XII gémit sur les progrès de l'impiété, et il condamne par la bulle *In eminenti* la société des francs-maçons. Benoit XIV fait l'admiration de l'Eglise par ses écrits pleins de la science la plus profonde ; et par sa bonté, il charme tous les cœurs, même ceux des protestants. Le célèbre ministre Walpole lui fit élever une statue dans son hôtel de Londres.

Cependant l'impiété s'est répandue partout ; elle envahit les trônes ou du moins les ministres tout puissans auprès des rois. Clément XIII résiste avec fermeté à la demande des puissances sollicitant avec menace la suppression d'un ordre célèbre, qui avait rendu d'éminents services à l'Eglise. Clément XIV, après un long délai et avec une forte répugnance, crût devoir le faire pour le bien de la paix. Ce n'était point évidemment une question de foi : c'était une pure matière de discipline ; les circonstances excusent ce Pape qui, au reste, fut un pontife plein de vertu.

Maintenant, c'est d'un martyr qu'il faut parler. Pie VI, avait montré les plus éminentes qualités comme pontife et comme prince temporel. Mais la révolution est triomphante ; d'abord par son général Bonaparte, elle enlève au Pape la plus grande partie de son territoire ; puis bientôt elle s'empare de Rome, proclame la déchéance de l'autorité pontificale, se saisit de la personne du Vicaire de Jésus-Christ, le mène de prison en prison, malgré ses 80 ans. Il succombe à Valence aux mauvais traitemens dont il avait été l'objet. Son pontificat est le plus long qu'ait vu l'Eglise depuis celui de Saint-Pierre.

XXXII

B.—A la mort de Pie VI, un cri de joie retentit dans le vaste camp des ennemis de l'Eglise : Il n'y aura plus de Pape. Rome est au pouvoir de la révolution ; les cardinaux sont dispersés partout.

Mais voici que la coalition de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse force les armées françaises d'évacuer l'Italie.

Un Conclave s'ouvre à Venise, et Pie VII monte sur le trône pontifical. Bientôt Bonaparte impose son autorité à la France : il se fait proclamer Empereur. Rendant hommage à la dignité et à la puissance du Vicaire du Christ, sur les esprits, il lui demande de venir le sacrer dans la capitale de France. Pie VII y consent : la cérémonie religieuse a lieu. Mais l'Empereur ne veut pas recevoir la couronne des mains du Pape : il se la met lui-même sur la tête ; on sait qu'elle n'a pas tenu : la main du Pape l'eut placée plus solidement peut-être. L'ambition de Napoléon est jalouse de voir une autre autorité que la sienne régner dans le monde. Sous les plus odieux et les plus injustes prétextes, il s'empare de Rome qu'il réunit à ses Etats. Pendant cinq ans, il tient le Vicaire du Christ en captivité. On vit alors une lutte entre le lion et l'agneau qui offre une des scènes les plus admirables de l'histoire. Le Pape trompé par l'Empereur cède un instant ; mais bientôt il revendique ses droits avec une énergie qu'aucune menace ne peut fléchir. Cependant les anathèmes du Pontife contre l'usurpateur de ses états devaient avoir leur effet. La fatale campagne de Russie met fin au prestige et à la puissance de Napoléon. Celui-ci permet au Pape de retourner à Rome : la réparation était trop tardive ; trois mois après le puissant Empereur était forcé de signer son abjuration à Fontainebleau dans le palais même où il avait retenu le Pape prisonnier. En vain il fait un effort pour reconquérir l'Empire : son sceptre est brisé à Waterloo ; lui aussi subit l'exil et la captivité ; il est détenu sur un rocher au milieu des mers à l'extrémité du monde ; il y meurt après avoir reçu la bénédiction du Pape, remonté glorieux sur son trône de la Ville Éternelle.

Léon XII fut un Pontife très remarquable par ses éminentes qualités personnelles, les réformes importantes qu'il opéra et l'encouragement qu'il a donné aux lettres. Pie VIII n'a fait que passer sur le trône pontifical, mais il a laissé la mémoire d'un Pape zélé, plein de droiture et de modération. Grégoire XVI était doué d'un grand talent et d'un vaste savoir : il a su unir la prudence et la bonté à l'énergie ; son pontificat a été glorieux par l'anathème qu'il a porté aux théories nouvelles dans la célèbre encyclique *Mirari vos*, par son zèle pour encourager les missions, qui ont pris une si grande extension sous son règne, par ses réclamations en faveur de l'Eglise persécutée en Allemagne et en Russie, son entrevue avec l'Empereur Nicolas, qu'il menaça de la justice divine, et en même temps par les sages améliorations qu'il accomplit dans le gouver-

nement temporel. Il aurait laissé un nom brillant, si l'éclat de celui de son successeur ne l'eut jusqu'à un certain point éclipsé.

Eh bien, je le demande maintenant, le Pape, considéré dans son histoire, a-t-il été digne de sa sublime destinée ? Quelle majestueuse suite de saints, ou de grands hommes se sont succédés sur le siège de St. Pierre ! Quels souverains ont porté sur leurs fronts l'expression d'une dignité si propre à attirer le respect et la soumission ! Et quelle puissance a aussi constamment maintenu ses droits avec une fermeté que nulle violence, nulle persécution n'a fléchi ? S'il est si difficile de garder l'empire dans l'ordre temporel avec des milliers d'hommes armés pour le maintenir, quelle merveille que cette domination exercée pendant tant de siècle sur les esprits, animés de pensées, de sentiments si variés, et naturellement si rebelles à tout joug qui s'impose à leurs jugements ! Sans doute il y a quelques ombres dans ce tableau historique de la Papauté ; elles servent à prouver ce qu'elle serait devenue, s'il n'y eut eu en elle que l'élément humain toujours prêt à s'altérer et à se corrompre ; mais on sent à la vigoureuse permanence de sa vie, que sa force vient de l'élément divin qui la constitue essentiellement.

XXXIII

F.—Non seulement les Vicaires du Christ ont maintenu intacte la vérité dont ils avaient la garde, mais ils ont sans cesse étendu leur empire. Ils ont accompli l'ordre qui leur a été donné : *Docete omnes gentes*. Nul prince ambitieux n'a été aussi avide de conquêtes que l'ont été les Papes. On les voit à toutes les époques envoyer des missionnaires qui vont partout faire cesser les honteuses superstitions du paganisme, et amener les nations à la connaissance du vrai Dieu. C'est du foyer pontifical qu'a jailli la lumière qui éclaire tons les peuples chrétiens. Chacun d'eux doit reconnaître un Pape comme son père dans la foi. La ville éternelle conserve dans ses mouvements la preuve de la mission donnée par ses Pontifes aux apôtres qui ont évangélisé les diverses contrées du monde. C'est dans l'Eglise de Ste Pudentienne, résidence de St. Pierre, que les premiers évêques des Gaules et de l'Espagne ont reçu l'ordre d'aller établir le règne du Christ en ces pays. C'est dans les Catacombes qu'a été sacré Saint Callimène, chargé de prêcher la foi à l'Italie Septentrionale. Les Anglais, comme cela a déjà été dit, ont à vénérer Saint Grégoire-le-Grand, à qui ils doivent de n'être pas restés payens et barbares. L'apôtre de l'Irlande a reçu sa mission du Pape Saint Célestin dans l'Eglise de Saint Pierre.

Dans celle de Ste. Cécile a été sacré St. Willibrod, qui a porté l'Évangile dans la Hollande. L'illustre apôtre de l'Allemagne, Saint Boniface, St. Anscaire et St. Adalbert, qui ont converti, le premier les Suédois et les Danois, et le second les Prussiens, ont entendu la voix du successeur de St. Pierre leur dire : Allez et enseignez. C'est du sommet de l'Aventin, de l'église de Ste. Sabine, où il a pris l'habit religieux, que le glorieux patron de cette ville, le grand St. Hyacinthe, est parti pour devenir l'apôtre de l'Europe et opérer ces éclatants prodiges dont le ciel a favorisé ses prédications. Il serait trop long de continuer cette énumération. Qu'on juge du passé par ce qui s'accomplit aujourd'hui. Voyez ces nombreux missionnaires qui évangélisent les peuples encore barbares du nord de l'Amérique, et ceux de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie ; les pouvoirs qu'ils exercent leur viennent tous du siège apostolique.

Rien de plus incontestable. C'est aux Papes qu'est due la conversion des peuples aujourd'hui chrétiens. Mais qu'on le remarque bien ; le christianisme, c'est la civilisation. Faites le tour du monde.....Regardez..... Où la barbarie subsiste-t-elle encore ? Là où la foi évangélique ne domine pas.—Quels sont les peuples civilisés, ceux chez qui se cultivent avec éclat les sciences, les lettres, les arts, et se conserve le respect des lois sociales ?—Ceux-là seuls qui croient à la divinité du Christ ? Est-il des nations dont la civilisation autrefois florissante s'est à peu près éteinte ?—Oui, celles qui ont quitté l'Évangile pour le Coran. Chateaubriand a dit : la croix, c'est l'étendard de la civilisation. Eh bien, nul peuple ne peut se présenter et dire : ce glorieux drapeau je ne l'ai pas reçu de la main du successeur de St. Pierre. Il faut donc le reconnaître : le Pape, c'est le civilisateur du monde.

XXXIV

E.—Un des éléments principaux de la civilisation, c'est le développement des sciences et des arts. Or sous ce rapport, nous voyons les Papes diriger le mouvement ou le seconder avec zèle. Dans les Catacombes, ils donnent à l'art une carrière nouvelle qui devait être plus tard si glorieusement parcourue. Ils prennent part à l'éclat si brillant de la littérature chrétienne au 4^e et au 5^e siècles par leurs propres écrits, ou par l'appréciation qu'ils ont faite des travaux des grands docteurs de cette époque. Partout ils ont lutté contre la barbarie en élevant, autant qu'ils le pouvaient, des écoles sur les ruines des institutions renversées par l'invasion dévastatrice de ces

peuples grossiers, les Goths, les Vendales, les Huns. Chateaubriand a dit : "La cour de Rome avait des idées de législation, de droit public : elle connaissait les beaux arts, les sciences, la politesse, lorsque tout était plongé dans les ténèbres des institutions gothiques : elle ne se réservait pas la lumière, elle la donnait aux autres." "Le règne de Charlemagne, a dit Voltaire, eut une lueur de politesse qui fut probablement le fruit du voyage de Rome." Dans un concile tenu en 804, les Papes ordonnèrent à tous les Evêques et à tous les curés d'instituer des maîtres qui puissent enseigner les arts libéraux avec la doctrine du salut. Sylvestre II a été un prodige de science dans son temps. Au 12^e et 13^e siècles, s'élevaient ces universités qui répandaient partout la science avec éclat et imprimaient aux esprits une activité extraordinaire. Ce sont les Papes qui les ont créées : je nomme entre autres celles de Paris, d'Oxford, de Salamanque, de Bologne, d'Upsal, de Lisbonne. Au 16^e siècle, ils ont pris la plus large part à ce qu'on appelle la Renaissance, mouvement littéraire qui a eu sans doute ses avantages, mais qui cependant, il faut l'avouer, a eu des excès qu'on doit déplorer. Quant à l'art proprement dit, nul souverain ne l'a encouragé, comme l'ont fait les Papes ; c'est dans leur capitale qu'il étale ses plus grandes merveilles. Rome n'est qu'un musée, et c'est le plus beau du monde. Pie IX, animé de l'esprit de ses prédécesseurs, malgré les modiques sommes dont il dispose, a donné aux arts une preuve de son amour par ses encouragements aux magnifiques travaux qui ont amené tout récemment de si précieuses découvertes.

Oui, le développement de l'intelligence, les sciences, les lettres, les arts dont la culture donne à l'homme une vie plus noble et plus heureuse, et lui fait mieux apprécier le créateur en qui se trouve toute sagesse et toute beauté ; tout ce qui agrandit la sphère de l'esprit humain et lui fait mieux pénétrer la raison des choses, le représentant de la vérité éternelle sur la terre, l'a favorisé, l'a encouragé sans cesse.

Le progrès, voilà le rêve de notre siècle. Eh bien, qu'on le sache, le progrès, je ne dis pas dans l'ordre matériel, mais dans l'ordre intellectuel, ne peut avoir lieu qu'avec le Pape, que par le Pape. En effet, peut-il y avoir un progrès pour l'esprit humain, s'il n'est jamais sûr des principes sur lesquels il s'appuie ? Est-ce progresser que de substituer à chaque instant une théorie à une autre ? Une révolution continuelle d'idées, c'est le désordre mis en permanence dans l'intelligence. Le progrès est une addition et non un renoncement à ce qu'on possède déjà. Je le conçois sous la forme d'un édifice aux bases larges et solides ; chaque génération vient y poser une assise : avec le temps, il s'exhausse, s'embellit,

se décore, mais toujours de manière à ce que l'ordonnance générale se conserve.—Eh bien ! la base de l'édifice social, ce sont les vérités religieuses qui font connaître à l'homme son principe et sa fin, ce qu'il est, ce qu'il doit être. Toute science, tout progrès est nécessairement subordonné au but de sa destinée. Or ces vérités religieuses, c'est le Vicaire du Christ, le représentant de Dieu sur la terre, qui les maintient avec une force inébranlable dans la société ; sans lui, l'activité de l'esprit humain, mise au service de ses passions, démolirait tout. Mais de plus, il faut en élevant l'édifice, prendre garde d'employer des matériaux disparates avec ceux qui forment son caractère essentiel, et de placer des pierres qui, devant de la ligne de construction, tombent bientôt en détériorant la partie déjà élevée. Ici intervient encore le Pape ; architecte chargé de faire exécuter le plan divin, il signale les irrégularités que l'on se permet, et posant le niveau de la foi, il fait redresser les additions de manière à ce qu'elles s'adaptent à la construction, qu'alors elles exhausent sans danger.

Écoutons en confirmation de ce que je viens d'établir ces magnifiques paroles d'un bref de Pie IX, que le Concile du Vatican a reproduit en partie dans ses décrets : " Le progrès existe, et il est très-grand, mais c'est le vrai progrès de la foi, ce n'est pas le changement. Il faut que l'intelligence, la science et la sagesse de tous, comme de chacun en particulier, des âges et des siècles, de toute l'Eglise, comme des individus, croisse et fasse de grands, de très-grands progrès, afin que l'on comprenne plus clairement ce qu'on croyait d'abord plus obscurément, afin que la postérité ait le bonheur de comprendre ce que l'antiquité vénérât sans l'entendre, afin que les pierres précieuses du dogme divin soient travaillées, exactement adaptées, sagement ornées, et qu'elles s'enrichissent de grâce, de splendeur, de beauté, mais toujours dans le même genre, c'est-à-dire dans la même doctrine.

XXXV

C.—J'ajouterai maintenant que le Pape est non seulement la pierre fondamentale de l'Eglise, mais qu'il l'est aussi de la société.

En effet, point d'Eglise sans le Pape, cela a été démontré. Et d'ailleurs le fait est là qui le prouve. Peut-on dire que le schisme grec forme une Eglise ? Sans doute on y adhère à l'ensemble des dogmes catholiques à peu près ; on croit ce que l'on croyait, alors qu'on était soumis à l'autorité du Pape ; mais cette foi est profondément ignorante, mêlée de superstitions, et entièrement soumise

à l'omnipotence du czar, qui se gênerait encore moins de retrancher un article du symbole, s'il lui en prenait fantaisie, que de faire disparaître une nationalité. Cette église, elle n'a aucun principe d'unité ; c'est un corps sans activité, sans mouvement, sans vie ; c'est une église morte : c'est une momie d'église. Qu'il n'en soit plus question.

Le protestantisme forme-t-il une église ? Mais cette question excite le sourire. Avec le principe que le sens individuel est la règle de la foi, on sent qu'une société, qu'une communauté d'idées n'est pas possible ; de là les milliers de sectes qui divisent ceux qui n'adhèrent pas à la foi catholique. Une église protestante ; mais l'union de ces deux mots est un non-sens — Eglise, signifie société ; une société, dans quelque ordre que ce soit, ne se maintient que par une organisation à laquelle préside une autorité quelconque. Or, l'essence du protestantisme est de ne point reconnaître d'autorité religieuse, de laisser chacun libre de croire ce qu'il trouve vrai. Ainsi, dire : une église protestante, c'est comme qui dirait : une société individuelle. Donc, sans le Pape, point d'église ; et j'ajoute, sans église, point de christianisme.

A proprement parler, le christianisme, c'est tout l'ensemble de la doctrine du Christ, c'est le catholicisme ; mais je veux prendre ce mot dans son sens restreint. Etre chrétien, c'est au moins reconnaître que le Christ est Dieu, qu'il est le réparateur de l'homme déchu, le Sauveur du genre humain, qu'un culte d'adoration et de supplication doit lui être rendu. Eh bien, en dehors de l'Eglise, y a-t-il une croyance générale, certaine, pratique à ces vérités ? Oui, va-t-on dire ; voyez ces temples si multipliés, où chaque Dimanche les membres des différentes sectes se réunissent ? — Je réponds : la religion est un besoin pour l'homme et même lorsqu'il n'a que des idées religieuses vagues et indéterminées, il lui faut de temps à autre une certaine communication avec la Divinité. Par instinct, plutôt que par conviction, on se rend donc à un temple quelconque, qu'on délaisse ensuite sans difficulté pour un autre. Mais parmi ceux que vous voyez venir en ces lieux, combien en est-il qui aient un symbole arrêté ? combien n'en est-il pas qui rejettent le dogme de la Trinité, ou pour qui l'Incarnation est un mystère qui n'est plus accueilli que par le doute ? combien ne sont pas marqués du signe caractéristique du chrétien, le baptême ? combien seraient prêts à dire la main sur l'Evangile : je crois tout ce qui est contenu dans ce livre ? combien peuvent s'écrier, je ne dis pas avec le courage, mais avec la foi des martyrs : je suis chrétien. Sans doute, il y a dans le protestantisme un nombre plus ou moins considérable d'hommes croyant encore à ce qu'on appelle les points fondamen-

taux du christianisme ; mais on peut défier qui que ce soit de venir affirmer que la croyance à ces dogmes est aujourd'hui générale dans les sectes séparées de l'Eglise. Faute d'une autorité qui maintienne la foi, le doute ou la négation a envahi partout les sectes hétérodoxes. Si quelques-unes d'entre elles ont conservé plus que d'autres les vérités chrétiennes, ce sont celles qui ont une certaine tendance à reconnaître le principe d'autorité qui fait l'essence de l'Eglise catholique. Donc, sans le Pape, il n'y a pas logiquement, et de fait dans un sens général, sans le Pape, il n'y a point de christianisme.

Je dis maintenant : sans le christianisme, pas de société, du moins, de société civilisée. Il a déjà été établi par les faits que la civilisation ne se trouvait pas en dehors des nations chrétiennes.—Oui, dira-t-on, mais elle est florissante en dehors des sociétés catholiques soumises à l'autorité du Pape.—Je ferai remarquer d'abord que la civilisation ne consiste pas dans une plus grande puissance matérielle ; mais qu'elle se trouve là où le but suprême de la société est atteint, là où règnent la justice et la bienveillance, disons mieux, la charité, à l'égard des divers membres du corps social. Toutefois, sans établir de comparaison avec tel et tels peuples, je dirai : De l'aveu de tous, une société est impossible sans une loi morale qui y maintienne l'ordre. Mais la morale n'a d'autre base, ni d'autre sanction que la religion. La morale indépendante, comme on l'appelle, est une chimère. Or une religion vague, indéterminée, qui n'est pas celle que Dieu a établie, ne peut donner qu'un fondement incertain et chancelant à la morale. Donc logiquement, la vraie religion, celle dont le Pape est l'organe, est la vraie base sociale.

Et j'ajouterai que, de fait, toute société civilisée repose sur le Pape. Je le veux ; une morale suffisante au maintien de la société se trouve chez des peuples qui ne reconnaissent pas l'autorité pontificale, et ce serait faire injure à un grand nombre de ceux qui ne partagent pas notre foi, que de leur refuser la pratique des vertus que l'Evangile inspire ; mais cette morale, de qui l'ont-ils reçue, qui leur a ouvert et expliqué l'Evangile qui en renferme les préceptes ? ces nations, qui les a faites chrétiennes ? Le Pape, comme cela a été établi.—Il en est des sociétés comme des individus. Un homme perd la foi ; mais il conserve jusqu'à un certain point la conscience que la foi a formée, a éclairée ; devenu incrédule, il reste honnête homme ; c'est une suite de l'enseignement reçu : le cœur n'est pas si mobile que l'esprit. Les sociétés chrétiennes vivent donc de la morale évangélique qu'elles ont reçue de l'Eglise par l'impulsion de son chef. Mais de plus, cette

morale, elle est entretenue chez elles par la même autorité. Voyez cette église catholique répandue sur toute la surface du monde, dont les membres en grand nombre se trouvent chez toutes les nations, dont la voix retentit partout avec éclat. Sans cesse elle démontre la solidité des fondemens de la foi, elle prouve la vérité de l'Évangile, elle proclame les principes de la morale. C'est elle qui maintient, à leur insu, même chez ceux qui refusent de reconnaître son autorité, ce qu'il reste en eux de croyance à la mission du Sauveur, à la doctrine des livres sacrés. L'enseignement de l'Église catholique forme l'opinion morale des sociétés; il est trop général, trop puissant pour qu'on puisse se soustraire à son influence. Supposez l'Église disparaissant du monde; faites taire cette voix du Pape qui rappelle sans cesse la loi divine et la sanction de la justice éternelle; que les hommes n'aient plus pour les guider en religion et en morale qu'une raison partout et toujours si flexible à l'influence des passions; je le demande: que deviendrait le monde? L'antiquité avec son affreux ordre social; la barbarie des nations qui ne sont point soumises à la loi de l'Évangile, les horreurs de la révolution chez un peuple où l'incrédulité a momentanément dominé, répondent: Sans le christianisme, point de justice, de morale, de bonheur pour la société.—Mais le christianisme, c'est l'Église, c'est le Pape. Le Pape, c'est donc sur lui que repose la société, c'est lui que toute conscience chrétienne doit regarder comme son régulateur, et quiconque reconnaît au Christ, dans quelques limites que ce soit, une action bienfaisante à son égard, doit un hommage au Pape qui en a été l'instrument.

XXXVII

A.—Toute la destinée de la Papauté se résume dans l'immortel Pontife qui occupe aujourd'hui le siège de St. Pierre. Pie IX est bien le représentant du Christ. Il a subi les humiliations et les violences, et cependant il règne avec une gloire et une puissance que nul pouvoir humain n'a jamais possédé.

Le plus grand orateur religieux de notre siècle, dans un mouvement d'éloquence qui n'a peut-être pas d'égal dans les fastes oratoires, acclamait la divinité de Jésus-Christ en rappelant son empire sur les esprits et sur les cœurs. Et moi, dans mon humble langage, je dirai: Reconnaissez que le Pape est bien le Vicaire du Christ, que son autorité vient de Dieu même, en contemplant les actes merveilleux qu'a opérés, et la domination qu'exerce le Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église.

Il y a un homme sur la terre, qui jouit d'un pouvoir transmis jusqu'à lui sans interruption depuis 18 siècles, et dont la puissance dans l'ordre intellectuel et moral s'exerce sans contrôle sur plus de deux cents millions de sujets.

Il y a un homme qui, pénétrant dans les secrets divins, en retire des mystères inaccessibles à la raison, proclame à la face d'un siècle orgueilleux, et que le surnaturel révolte, que l'homme est un être déchû, et qu'une seule créature humaine a échappé à la dégradation commune, pour devenir, tout en restant vierge, la mère d'un Dieu s'incarnant pour les hommes, et qui entend cette définition de foi qu'il impose sous peine d'anathème, accueillie partout dans son vaste empire par ce cri répété avec des transports d'allégresse : Je crois.

Il y a un homme, aux yeux duquel les portes du ciel sont ouvertes, dont le regard sait en distinguer les habitants fortunés ; qui exhument des entrailles de la terre, les corps de personnes dont le nom n'avait jeté aucun éclat dans la vie, ceux d'un pauvre mendiant, d'une humble bergère, les met sur les autels à côté du corps sacré du Christ, ordonne à tous ses sujets de leur rendre un hommage de respect et de vénération ; et à la voix duquel, tous les cœurs, toutes les bouches s'unissent pour élever vers ceux qu'il a proclamés inscrits au livre des élus, ces accents pleins de confiance : Priez, priez pour nous.

Il y a un homme qui, voyant des erreurs chères à son siècle menacer d'envahir la société, se présente avec une suprême hardiesse, tenant une longue feuille où sont inscrites 80 propositions, soutenues, propagées, défendues, par toutes les ressources du sophisme, par les intérêts des passions, par la puissance jalouse des empereurs et des rois ; et qui les condamne avec un cri d'anathème dont l'écho se répète de distance en distance sur les lèvres des fidèles dans toutes les parties du monde catholique.

Il y a un homme qui dans des empires puissants, ennemis déclarés de son pouvoir, crée des dignités dont l'éclat éclipse celles qui sont conférés par les maîtres de ces Etats, et qui les maintient malgré les lois faites pour les annuler, et les vociférations d'un peuple fanatique.

Il y a un homme qui tient entre ses mains des clefs en disant : Ce sont les clefs du ciel, où nul ne peut entrer sans que je ne lui ouvre les portes, et qui voit les membres de l'immense société qu'il gouverne, le regarder comme le dispensateur des dons divins, et se livrer partout avec empressement, à la demande qu'il leur en a fait, aux exercices de la piété et de la pénitence, pour saisir les

grâces dont il dit leur ouvrir la source avec plus d'abondance dans des circonstances solennelles.

Il y a un homme qui dépouillé de tout, et sans cesse menacé de l'exil ou de la mort, trouve de toutes parts des dons pour soutenir l'honneur et les devoirs de sa dignité, et qui en même temps, voit accourir de divers pays, des contrées mêmes d'où l'Océan les sépare, nombre de jeunes gens aux cœurs généreux qui laissent les jouissances du présent, les espérances de l'avenir, pour aller lui offrir leur sang, et qui comptent pour rien leurs fatigues et les dangers auxquels les exposent l'épée et plus encore le poignard de ses ennemis, dès que son regard est tombé sur eux et que sa main s'est levée pour les bénir.

Il y a un homme qui, malgré les inquiétudes des gouvernements et des peuples n'osant point au milieu des agitations politiques compter sur le lendemain, convoque à jour fixe, 18 mois d'avance, tous les évêques du monde, et qui les voit accourir autour de lui au nombre de 800 de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi. Il est là, au milieu d'eux dans le plus grandiose édifice qui soit au monde ; il lève sa tête, décorée de la triple couronne, vers le dôme de la sublime basilique autour duquel il lit ces mots : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam*, et il voit la réalisation de ces paroles dans l'autorité qu'il exerce lui-même, si puissante, si glorieuse ; dans ces évêques si nombreux qui ont tous reçu leur mission du siège apostolique ; dans la permanence de cette église catholique, depuis son origine, professant sans cesse la même foi, pratiquant le même culte, reconnaissant la même autorité, et toujours victorieuse des puissances infernales ; dans ce respect, cette soumission dont il reçoit à chaque instant l'expression de l'immense société dont il est le chef ; et il jouit de cette glorification de sa dignité, sur les débris du plus colossal empire qu'ait fondé les hommes, à l'aspect des ruines de tant de dynasties disparues, de tant d'institutions anéanties, de tant de sociétés mortes ou expirantes, et au milieu du bruit des révolutions qui font crouler de toutes parts tout ce qui n'est pas divin.

Maintenant, je le demande, cet homme qui exerce un tel empire, n'est-il pas le représentant de Dieu sur la terre ? N'est-ce pas une vertu divine qui explique seule sa puissance et sa gloire ?

Le Pape c'est le plus grand phénomène du monde dans l'ordre moral, comme le soleil l'est dans l'ordre naturel. Quand vous voyez l'astre du jour, si régulier et si permanent dans sa carrière, répandant la lumière en tout lieu, et fécondant tout de sa chaleur, vous reconnaissez en lui la puissance et la bienfaisance du créateur qui

nous y apparaît, selon le texte sacré, comme dans son tabernacle : *In sole posuit tabernaculum suum*. Eh bien, quand je considère la Papauté, dominant toujours si merveilleusement le monde, éclairant les intelligences par ses enseignements entretenant sans cesse la civilisation dans la société, et sanctifiant les âmes pour les rendre dignes du ciel, alors plus encore que dans le soleil, je vois en elle une image de la grandeur et de la puissance de Dieu : je trouve en elle une preuve vivante et perpétuelle de la divinité de Celui qui l'a établi. Le Christ a récompensé la foi de Pierre en lui disant qu'il serait le fondement inébranlable de son Eglise ; aujourd'hui tout homme voyant dans la permanence de la Papauté la réalisation de cette promesse, doit dire à son tour à Celui qui l'a faite, avec la foi la plus vive de l'esprit et du cœur : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant—*Tu es Christus, Filius Dei vivi*.¹

J. S. RAYMOND, Ptre.

¹ Les événements douloureux qui viennent de s'accomplir n'affaiblissent en rien la valeur des considérations prescrites dans cette dissertation ; car leur force ne s'appuie pas sur le pouvoir temporel du Pape, mais sur son autorité morale, son empire sur les esprits et les cœurs. Au reste il n'est aucun catholique qui n'espère, ou plutôt qui ne croie, que l'épreuve subie actuellement par la Papauté sera suivie bientôt d'une intervention éclatante de la Providence en faveur de l'Eglise qui rendra celle-ci plus glorieuse que jamais. [Note de l'Auteur.]

UN EPISODE DE LA GUERRE DE 1812.

Des faits nombreux et éclatants ont démontré l'héroïque courage des milices canadiennes dans notre dernière guerre avec les Etats Unis. Le voile de l'oubli semble envelopper beaucoup de ces actes de vaillance dignes d'être consignés sur les plus beaux feuillets de notre histoire. Mais à mesure qu'ils se révèlent à l'historien, ils excitent notre admiration et occupent une place d'honneur dans nos souvenirs.

Les exploits du capitaine Frédéric Rolette appartiennent à cette brillante période militaire et un collaborateur estimé de la *Revue* les a fait connaître. Signalons aujourd'hui l'engagement fort ignoré du 24 juin 1813, où le capitaine Ducharme s'est si bien fait remarquer à la tête de quelques bandes de sauvages.

Nous ignorerions probablement les faits de cette journée, si un journal américain, publié quelques années après la capitulation du colonel américain Boerstler, ne les eût représentés sous un faux jour. Le capitaine Dominique Ducharme crut devoir réclamer d'abord dans le *Spectateur Canadien*, puis pressé de donner un rapport authentique et précis sur cette rencontre, il écrivit la lettre suivante, qui est une pièce importante pour l'histoire des événements de 1812-1815.

Elle a été adressée du Lac des Deux-Montagnes et porte la date du 5 juin 1826.

Monsieur,

“ Ayant su par le capitaine L*** que vous désiriez avoir de moi un détail de la prise du Colonel Boerstler et de son armée, je vais tâcher de satisfaire votre curiosité.

“ Le 26 mai 1813, j'eus ordre de Sir John Johnson de partir de Lachine à la tête de 340 sauvages, savoir, 160 du Sault St. Louis, 120 du Lac des Deux-Montagnes et 60 de St. Régis. J'étais accompagné des lieutenants J. B. de Lorimier, Gédéon G. Gaucher, Louis Langlade, Evangéliste St. Germain et Isaac Leclair.

“ Nous continuâmes la route jusqu'à la tête du Lac Ontario, où nous fûmes mis sous le commandement du Colonel Clauss. Arrivés près de 40 *mile Creek*, ce commandant nous fit accompagner du capitaine Carr, et du lieutenant Brandt, et de 100 Mohawks (ou Agniers). Le 20 juin, nous fûmes camper à 20 *mile Creek* ou *Beaver Dam* avec tous nos sauvages.

“ Le 23, je fus à la découverte sur la rivière de Niagara, avec 25 de mes sauvages. Nous aperçûmes une berge remplie de soldats américains : les Sauvages firent feu dessus et tuèrent quatre hommes et en firent sept prisonniers. La cavalerie américaine ne manqua pas de nous poursuivre, et deux jeunes Iroquois étant restés derrière, pour prendre, disaient-ils, des chevaux, l'un d'eux fut fait prisonnier.

“ Le 24, vers les huit heures du matin, les découvreurs revinrent en faisant le cri de mort, qui signifiait que nous étions frappés par l'ennemi. Aussitôt, nous nous préparâmes, et je fus faire mon rapport au Colonel de Haren, qui avait sous son commandement cent hommes des troupes régulières. Il nous fit mettre en file.

“ Je lui représentai que la place que nous occupions n'était pas avantageuse pour attendre l'ennemi, et que je désirais l'attaquer dans le bois. Il trouva l'avis bon et dit qu'il nous supporterait. Nous courûmes au devant de l'ennemi environ un demi-mille et prîmes notre position des deux côtés du Grand Chemin, le lieutenant de Lorimier à la droite avec le lieutenant Leclair et 25 hommes ; le capitaine Carr, avec ses Mohawks à la gauche, et moi au centre.

“ Nous aperçûmes aussitôt vingt dragons ennemis descendre une petite côte, en venant sur nous ; j'ordonnai aussitôt de tirer, et ces vingt hommes furent tous tués raides, à l'exception d'un seul que les sauvages achevèrent ; après quoi ils se jetèrent sur les morts pour les dépouiller, malgré que je leur enjoignisse de n'en rien faire, mais de rester à leur place, Le gros de l'ennemi arrivé sur la côte, fit sur nous une décharge de trois pièces de canon chargées à mitraille : heureusement le feu fut si mal dirigé, que nous n'en reçûmes presque aucun mal. J'ordonnai cependant aux Sauvages de gagner le bois, et pendant le mouvement, le feu de la mousqueterie ennemie nous tua et blessa plusieurs hommes. Alors les Mohawks se retirèrent ; le Capitaine Carr et le Lieute-

nant Brandt nous laissèrent aussi pour tâcher de rallier leurs sauvages, et pour demander le secours des troupes; mais ils ne reparurent pas dans l'engagement.

“ Le combat devient des plus vifs; les Sauvages irrités de la perte de leurs frères se battaient en furieux; à la fin, leurs cris affreux épouvantèrent les ennemis, qui se retirèrent précipitamment, infanterie et cavalerie, dans une coulée. Notre feu devenant inutile, j'ordonnai aux lieutenants Gamelin, Gaucher et Langlade de cerner la coulée; ce qui fut exécuté avec ponctualité et diligence. On recommença alors à tirer avec effet; les chevaux d'un canon furent tués; le Colonel Boerstler reçut deux blessures graves et eut son cheval tué sous lui. Enfin l'ennemi retraits encore. Mais arrêté d'un côté par un marais, et de l'autre par nos Sauvages, il se vit hors d'état de continuer ou le combat, ou la retraite, et hissa le pavillon de trêve. J'ordonnai aux Sauvages de cesser de tirer; mais je fus mal écouté: le feu continua encore de leur part.

“ Sur ces entrefaites, le Capitaine Hall, de notre cavalerie, étant venu nous trouver, et voyant l'ennemi rendu, alla faire son rapport. Il rencontra le lieutenant Fitzgibbon, du 49^{ème} régiment, qui venait à notre aide avec 40 hommes. Celui-ci s'offrit à faire la capitulation; et comme je ne parlais pas bien l'anglais, nous l'acceptâmes aux conditions que les sauvages auraient toutes les dépouilles.

“ Le Lieutenant Fitzgibbon, non plus que le Colonel de Haven ne prirent aucune part au combat. La victoire fut entièrement due aux Sauvages, qui pourtant se virent frustrés alors non-seulement des dépouilles qui leur avaient été promises, mais de l'honneur et la gloire qui devaient leur revenir.

“ Notre perte fut d'une quinzaine d'hommes et d'environ vingt-cinq blessés. Celle de l'ennemi en tués et blessés fut très considérable et presque tous ceux que ne furent pas tués dans le combat, au nombre de plus de 500, y compris le commandant et une vingtaine d'officiers furent faits prisonniers ”

JOSEPH TASSÉ.

SCENES DE LA VIE CANADIENNE

(Suite.)

II

LES GRAND FALLS.

A ces mots, prononcés avec un accent ému, sir Henri, qui était devenu rouge de colère, retrouva tout son calme, et s'adressant au *lumberer* : — Monsieur Harving, lui dit-il, j'ai trop longtemps vécu en Orient pour ignorer le prix de l'hospitalité... Je vous remercie de celle que vous m'avez accordée.

— A la bonne heure ! s'écria le maître flotteur en se redressant fièrement. Tenez, monsieur Blumenbach, il m'aurait été désagréable d'avoir à vider une querelle chez vous en présence de votre fille, que je ne voudrais pas effrayer... Écoutez-moi, j'ai quelque chose à vous dire. Vous savez bien que voilà déjà dix ans que je mène la profession de *lumberer* descendant le Saint-John avec mon bois flotté et retournant à pied vers les forêts des *Little Falls* ; mais le métier me fatigue, et je songe parfois à me retirer... J'ai quelques fonds placés sur les banques d'Augusta et de Portland¹. Mon rêve serait de m'établir dans l'une de ces deux villes et d'y fonder une maison de commerce. Si vous vouliez vous associer à moi, nous ferions de belles affaires sous la raison *Harving, Blumenbach and Co*

1. Villes principales de l'Etat du Maine.

— Non, non, répliqua doucement M. Blumenbach, je veux rester ici...

— Tenez, reprit le *lumberer*, jamais il n'y aura ici ni grande ville ni commerce important. Vous n'y ferez rien.

— Peut-être avez-vous raison ; mais enfin j'aime la solitude, la vie au milieu des bois.

— Et votre fille, monsieur Blumenbach ? êtes-vous bien certain qu'elle se plaise dans cette solitude que vous ne voulez pas quitter, et où elle ne voit personne, comme le remarquait l'autre soir le *gentleman* que voici ?

Sir Henri avait achevé de déjeuner ; il se promenait de long en large, sans faire aucune attention aux paroles du *lumberer*, qui prenait son repas tout en causant avec une grande volubilité. Cette indifférence du *gentleman* irritait le maître floteur, qui attachait beaucoup d'importance aux projets d'établissement dont il entretenait M. Blumenbach. Après un moment de silence, il reprit en élevant la voix :—Croyez-moi, John, allons nous fixer dans quelque ville du Maine, ou à Boston, si vous le préférez ; nous y ferons figure !... Voyons Johanna qu'en dites vous ?

— Mais, reprit la jeune fille, ce sont là des affaires dont je n'ai point à me mêler.

— Bien au contraire, répliqua vivement maître Toby ; tout le succès de mon entreprise dépend de vous... Est-ce que vous ne vous êtes aperçue de rien, Johanna ? Est-ce que vous ne me comprenez pas, monsieur Blum ? Et vous, monsieur le chasseur, est-ce que vous ne devinez pas ?

— De quoi est-il question ? demanda nonchalamment sir Henri.

— En vérité, c'est un parti pris ! Personne ne veut m'entendre... Je propose à mon ancien ami John Blum une magnifique affaire, il me répond à peine... Et quand je parle de devenir son gendre, Johanna ouvre de grands yeux comme si elle ne s'était jamais attendue à une pareille demande !

Ayant ainsi parlé, le maître floteur croisa les bras sur sa poitrine, et regarda M. Blumenbach, qui demeurait silencieux ainsi que sa fille. Le désappointement de Toby Harving fut immense. Ce n'était pas sans faire un certain effort sur lui-même qu'il avait mis au jour le secret de sa pensée. Il aimait Johanna d'un amour sincère, non pas à cause de la grâce délicate qui la distinguait, mais parce qu'elle était comme le point lumineux de ses longs et pénibles voyages. Il l'avait vue grandir, il avait toujours été reçu chez son père avec une courtoisie qu'il prenait pour l'effet d'une préférence marquée ; enfin il se considérait à tous égards comme l'égal de ce planteur venu d'Europe, croyait-il, pour demander à l'Amé-

rique l'aisance qu'il n'avait pas trouvée dans sa patrie. Mainte fois, en voguant sur le Saint-John, maître Toby Harving avait calculé les bénéfices déjà réalisés et entrevu le jour où il lui serait permis de demander à son ami John Blum la main de sa fille Johanna. Ce jour était arrivé, et sans plus tarder, sans être embarrassé par la présence d'un tiers, et profitant de son passage périodique aux *Grand Falls*, il s'était expliqué sur ses projets d'avenir. L'idée d'un refus ne s'étant pas même offerte à son esprit, le silence de M. Blumenbach et l'étonnement manifesté par Johanna lui causèrent une grande tristesse. Le cœur de cet homme rude, aux habitudes grossières, fut saisi d'un chagrin poignant, et des larmes montèrent à ses yeux.

— Miss Johanna, ma chère petite Jany, *dear little Jany*, vous ne voulez donc pas me répondre ? dit-il d'une voix altérée par la douleur. Vous ne savez donc pas que j'ai pensé à vous jour et nuit pendant mes longs trajets des *Little Falls* à Fredericton ? Vous ne savez donc pas que je vous aime ?... Où êtes-vous née ? d'où vous viennent ces cheveux cendrés, ces yeux bleus comme l'aile du martin-pêcheur ? Je l'ignore ; mais ce que puis affirmer, c'est que je n'ai jamais rencontré sur ma route une jeune fille dont le regard ait produit sur moi une pareille impression...

Johanna faisait un mouvement pour sortir. Toby Harving s'avança vers elle, et, cherchant à la retenir :— Jany, Jany, lui dit-il, écoutez-moi ; c'est peut-être la dernière fois que je vous parle. Pourquoi donc m'avez-vous accueilli avec un sourire toutes les fois que je paraissais devant vous ? Était-ce la peur ?... Mais je n'ai jamais fait de mal à personne, vous le savez bien... C'était donc par pitié pour un *lumberer*, pour un homme sans éducation qui passe sa vie sur l'eau et dans les forêts comme un sauvage ?... Mais je ne veux pas de votre pitié, miss, car je ne suis l'inférieur de qui que ce soit. Et maintenant que vous voulez fuir ma présence, serait-ce par mépris pour moi ?

— Maître Harving, interrompit le père de Johanna, ma fille est bien jeune ; vos paroles nous ont pris à l'improviste, et ce ne sont pas là des questions qui se puissent résoudre en un instant... De grâce calmez-vous.

— Subterfuge et tromperie ! reprit vivement le *lumberer*. Il vaudrait mieux me dire :— Ma fille n'est pas pour toi, pauvre flotteur ; tu ne portes pas de gants, tu ne parfumes pas ta chevelure, tu ne te fais pas habiller à Londres ni même à Frederickton... Tu travailles de tes grosses mains...

— Maître Toby, interrompit sir Henri Readway, qui donc vous a donné le droit d'insulter tout le monde ici ?

Ces paroles, prononcées avec un flegme hautain, réveillèrent dans le cœur de Toby Harving les sentiments de haine et d'envie qui avaient été un instant comprimés par la douleur. Profondément blessé des mépris de cet étranger, auxquels Johanna et son père semblaient s'associer par leur silence, Toby Harving était debout au milieu de l'appartement, pâle de colère, les deux mains passées dans les plis de sa ceinture, et jetant sur sir Henri un regard menaçant. Celui-ci continuait de se promener de long en large, avec calme et à pas comptés, comme s'il eût été seul.

— Monsieur Readway, lui dit le père de Johanna, qu'effrayait l'exaspération de Toby Harving, vous savez ce que vous m'avez promis !

— Et moi, dit à son tour le *lumberer*, je m'en vais : je vois bien qu'il n'y a plus place pour moi dans cette maison naguère si hospitalière .. Et c'est vous, Jany, vous qui me trahissez ainsi ! Vous joignez vos dédains à ceux de cet étranger, qui désormais donne le ton chez vous ! Prenez y garde ; vous ferez de moi un homme redoutable, un homme capable de tout !..

Deux heures après avoir proféré ces menaces, maître Toby Harving donnait à ses *lumberers* le signal du départ. Le grand radeau, diminué de tout ce que lui avait enlevé au passage le gouffre de la cataracte, s'allongea de nouveau sur les eaux du Saint-John. Excités par les libations du matin, les gens de l'équipage poussaient des cris joyeux en agitant leurs puissants avirons ; mais leur chef, assis sur un bloc de bois à l'arrière du radeau, se tenait silencieux, la tête entre les mains : il semblait en proie à une agitation violente. Tout à coup il se leva, et, tournant les yeux vers l'habitation de M. Blumenbach, il aperçut à la fenêtre du pavillon sir Henri Readway qui le regardait avec un lorgnon. Un frisson nerveux parcourut tous les membres du *lumberer* ; par un mouvement rapide, il saisit sa carabine, en dirigea le canon vers le *gentleman* et fit feu. La balle, sifflant dans l'air, atteignit sir Henri à l'épaule, mais sans lui faire d'autre mal que d'effleurer légèrement la chair.

— *Good bye, lumberer !* cria le *gentleman* en faisant un porte-voix de ses deux mains. — Et il ôta tranquillement son habit pour essuyer le sang qui coulait de sa légère blessure.

— Qu'y a-t-il demanda M. Blumenbach, accourant en toute hâte vers sir Henri.

— Rien, répondit celui-ci ; pour me donner une preuve de son estime et de son amitié, cet homme a tiré, — de trop loin heureusement, — une petite salve en mon honneur.

III

LES LACS AUX AIGLES.

Les échos du rivage qui se renvoyaient le bruit de la détonation éveillèrent de tristes pensées dans l'âme de M. Blumenbach et de sa fille. La criminelle action du *lumberer* dénotait toute la violence de ses passions ; désormais il était l'ennemi déclaré, irréconciliable de sir Henri et de ses hôtes. Étranger à ce pays qu'il devait quitter à la fin de l'été, sir Henri ne se préoccupait guère des rancunes de maître Toby Harving ; il traitait de faiblesses les appréhensions de Johanna et de son père.

— C'est à moi qu'il en veut, disait-il en riant, et je me charge de le dompter, si jamais il reparait devant moi ; mais, bah ! il ne reviendra plus, et vous serez débarrassés de ses visites importunes.

— Nous entendrons parler de lui tôt ou tard, reprit M. Blumenbach ; soyez-en certain,... et ce ne sera plus en ami qu'il se présentera. Vous avez été dur pour lui, sir Henri...

— Et vous, miss Johanna, reprit sir Henri, êtes-vous contente de moi ? Ai-je été assez débonnaire, assez patient ?...

— Ne parlons plus de cela, je vous en conjure, répliqua la jeune fille ; le seul bruit de la cataracte qui gronde là-bas suffit à me faire peur ; il me semble entendre la voix du *lumberer* en colère...

— Allons, dit sir Henri, vous manquez de courage, mis Johanna ; il faut que je vous apprenne à être brave... comme une miss anglaise ;... le voulez-vous ?

— Oh ! oui, répondit-elle avec un sourire.

— Eh bien ! voici les beaux jours ; nous monterons à cheval, nous courrons dans la forêt, nous irons à la chasse, à la pêche ; votre père se joindra à nous dans toutes ces parties de plaisir, et nous viendrons à bout d'égayer ces solitudes, où la vie serait insupportable, si l'on ne savait s'y créer des ressources contre l'ennui. Le soir, nous lirons ; la poésie a tant de charme au milieu d'une nature sauvage !... Et puis vous ferez de la musique, et je vous écouterai avec ravissement chanter ces beaux airs allemands que votre père vous a fait apprendre. Quand vous répétez avec lui ces duos au rythme vibrant qui expriment l'union de deux âmes éprises de l'idéal ou l'élan de deux cœurs exaltés par la passions, il semble qu'un monde inconnu, qui n'est ni la vieille Europe, ni la jeune Amérique, ni l'Asie mystérieuse, s'ouvre devant moi, et je me trouve entraîné vers les perspectives grandioses que Milton, le poète aveugle, entrevoyait avec les yeux de son esprit.

Sir Henri n'était rien moins qu'un lettré ou un philosophe. Il avait beaucoup voyagé et beaucoup réfléchi tout en agissant le plus possible. Rien ne lui semblait plus déplorable que ces existences inactives, languissantes, auxquelles se condamnent tant de personnes intelligentes, parce qu'elles ignorent l'art de vivifier leur esprit et de remplir leurs journées. Il avait remarqué chez Johanna un peu de cette langueur, de cette propension à se laisser aller à l'en-nui, et chez le père de celle-ci un fonds de chagrin qu'il se croyait de force à dissiper, au moins en partie. Par ses conversations, il cherchait à ranimer chez son hôte l'instinct du mouvement et le goût des distractions de tout genre. Johanna l'écoutait avec une attention émue. C'était la première fois que les idées d'art et de poésie, dont elle avait le pressentiment, lui était nettement révélées. Il lui semblait qu'une lumière nouvelle venait éclairer ce monde de forêts et de solitude qui l'entourait.

Les poètes dont son père avait rassemblé les œuvres dans la petite bibliothèque du salon devinrent pour elle des amis qui devaient l'initier à cette vie de l'intelligence sans laquelle l'autre n'est rien. Dans la musique, qui n'avait été jusque là qu'une récréation pour elle, la jeune fille découvrait une source d'émotions vives et suaves. Ce que les leçons de son père ne lui avaient pas fait soupçonner, quelques mots d'un étranger passagèrement associé à sa monotone existence avaient suffi à lui faire comprendre ; mais cet étranger était jeune, élégant : il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, et sa parole était à la fois convaincante et sympathique. Dès lors tout fut changé en cette jeune fille blonde, un peu molle, naïve et plus jeune que son âge ; elle franchit d'un bond tout l'espace qui la sé- parait encore de ses vingt ans. Ses yeux bleus s'animent d'un feu plus vif : il y eut dans tous ses mouvemens plus d'action et dans ses pensées plus d'élan. M. Blumenbach, sur qui pesait une mélancoli- que tristesse, et dont le visage sévère, encadré de cheveux blanchis avant le temps, ne se déridait que de loin en loin, subit, lui aussi, l'ascendant que sir Henri exerçait sur ceux qui l'approchaient. Il prit de nouveau goût aux plaisirs qu'il avait depuis longtemps abandonnés. L'exercice de cheval et de la chasse, les promenades sur l'eau, qui passionnaient sa fille, lui devinrent chaque jour plus agréables, et il retrouva dans son esprit cultivé, mais engourdi par le silence, une foule d'idées qui semblaient attendre le moment de se faire jour. Dans les conversations à trois sous l'ombre des vieux arbres qui avaient jadis abrité les Indiens armés de l'art et de la hache de pierre, M. Blumenbach, sa fille Johanna et sir Henri tou- chaient à tout ce qui intéresse l'homme né dans les grandes villes de l'Europe. Sous le toit de cette habitation perdue au sein des so-

litudes canadiennes, le feu sacré de la civilisation antique et moderne s'était ranimé avec une intensité nouvelle ; il y brillait d'un éclat lumineux et tempéré sous la triple influence de l'expérience, de l'activité énergique et de la grâce candide : c'étaient comme les trois notes qui constituent l'accord parfait.

Il y avait dans les environs, à quelques milles autour des *Grand Falls*, une demi-douzaine de *farmers* vivant du travail de leurs bras. Comme ils étaient bons chasseurs, sir Henri prenait plaisir à les réunir, et de concert avec eux, il organisait de grandes expéditions contre les lynx et les ours noirs. Ces colons, habiles tireurs, manquaient absolument de grâce et d'élégance ; leur gaucherie faisait mieux ressortir les manières aisées de sir Henri, qui s'était constitué leur chef, et ils lui obéissaient volontiers, parce qu'il savait les rendre plus actifs, plus entreprenant qu'ils ne l'étaient d'habitude. Un jour qu'il s'agissait d'une grande battue autour des étangs nommés les Lacs aux Aigles (*Eagle Lakes*), la troupe des chasseurs auxiliaires ayant été convoquée, M. Blumenbach et sa fille montèrent à cheval et se joignirent à sir Henri. Celui-ci portait dans ces occasions solennelles une carabine rayée qu'il tenait en travers sur le devant de sa selle et un fusil double accroché en sautoir sur son dos. Bill, le vieux domestique de l'habitation, suivait son maître ; naturellement poltron, il s'étonnait de la hardiesse de miss Johanna et se promettait, mais en vain, de surmonter cette pusillanimité dont il avait honte. Heureusement pour lui, sa place était à l'arrière-garde, et personne n'était témoin des accès de frayeur qui venaient l'assaillir.

L'été régnait désormais dans ces régions de climat extrême, un été brûlant souvent troublé par des orages. Des nuées de mouches à la piqûre venimeuse s'agitaient sous l'ombre des forêts ; c'était au bord des eaux que le gros gibier venait se réfugier, malgré les insectes, afin de pouvoir se désaltérer et se baigner. Les chasseurs, épars le long des lacs, faisaient lever çà et là des chevreuils qui passaient rapides comme des flèches en bondissant à travers les halliers. Plus d'un d'entre ces ruminans au pied léger tomba sous la balle des tireurs, et la chasse se poursuivait gaiement.

— En vérité, miss Johanna, dit sir Henri à la jeune fille, qui galopait près de lui, vous traversez les bois avec l'ardeur et la grâce de la déesse des chasseurs... Désormais je ne veux plus vous nommer que miss Diana !

— Votre compliment vient fort mal à propos, répliqua la jeune fille, je crois vraiment que mon cheval va m'emporter... Il se cabre... Holà ! Bill !

— Le vieux Bill est bien loin derrière nous, dit sir Henri ; tenez

la bride d'une main ferme et frappez avec la cravache... Bravo ! le voilà qui marche ; le tout est de savoir s'y prendre. Caressez-le maintenant.

La jeune fille un peu émue passait sa main sur la crinière de son cheval, qui allongeait la tête et soufflait avec force ; celui que montait sir Henri se mit à frissonner et demeura immobile, les oreilles dressées, les naseaux ouverts.—Bien, dit le hardi chasseur, nous allons avoir une aventure ; faites signe à Bill d'arriver au plus vite, il tiendra nos chevaux, et nous aborderons l'ennemi à pied...

— Quel ennemi ? demanda miss Johanna épouvantée.

— Bill, accourez, *old fellow*, prenez nos chevaux et restez à cette place, dit sir Henri. Parlant ainsi, il aida miss Johanna à descendre, lui remit entre les mains le fusil double, et marchant avec précaution vers un endroit fangeux couvert d'herbes épaisses et de buissons épineux : — Tenez, miss Johanna, voici l'ennemi...

Un ours au pelage noir, à l'œil fauve, se levait en grognant ; il avait l'air de gourmander le chasseur mal appris qui le troublait dans ses méditations.

— A vous de tirer, miss ! dit sir Henri. La jeune fille contemplait avec effroi la lourde bête au regard sournois, qui semblait compter sur sa force pour repousser l'attaque.

— A vous, miss Johanna ! reprit sir Henri en lui faisant un rempart de son corps. Appuyez le canon du fusil sur mon épaule, visez en pleine poitrine dès qu'il se dressera sur ses pieds de derrière, et faites feu !...

— Impossible, dit la jeune fille, ma vue se trouble ; je me sens près de défaillir...

— Si vous le manquez, je l'abattrai avec ma carabine ; que craignez-vous ? Voilà une belle occasion d'essayer votre courage...

La jeune fille fit ce que lui disait sir Henri ; elle le fit machinalement d'abord, et parce qu'elle avait trop peur pour s'enfuir. Lors que la bête se leva en rugissant, lorsqu'elle se monta debout, les pattes de devant étendues pour embrasser sa proie et la déchirer avec ses griffes aiguës, Johanna, subitement animé d'un accès de courage désespéré, appuya l'arme contre son épaule, et fit feu des deux coups. Les deux balles avaient porté ; mortellement blessé dans la région du cœur, l'ours tourna sur lui-même, puis se roula dans d'affreuses convulsions au milieu des touffes d'herbe qu'il inondait de son sang.

— Il est mort, cria sir Henri ; voici un brillant exploit !... Mais la jeune fille, étourdie par la double détonation et en proie à une émotion trop vive, sentait ses forces l'abandonner. Elle posa ses deux mains sur le bras de sir Henri, et, sa tête défaillante s'incli-

nant sur l'épaule du jeune chasseur, elle s'évanouit. Ses longs cheveux blonds flottaient au vent ; l'arme était tombée de sa main, et sir Henri contemplant avec complaisance son visage pâle comme le fleur de l'églantier, dont les traits immobiles et calmes semblaient exprimer autant de confiance que d'effroi.

Cet évanouissement ne dura que quelques secondes. Miss Johanna rouvrit les yeux, regarda autour d'elle, et, sentant son visage si près de celui de sir Henri, elle se rejeta vivement en arrière.

— Mon Dieu ! dit-elle d'une voix altérée, où est mon père ? où est Bill ?...

— Prenez mon bras, dit sir Henri ; venez vous asseoir au pied de cet arbre.

La jeune fille repoussa doucement le bras que lui offrait sir Henri ; elle alla se réfugier à l'ombre d'un frêne, à cent pas de l'endroit où l'ours râlait en se tordant sur l'herbe ; sir Henri l'acheva d'un coup de sa carabine tiré à bout portant. Bill cependant avait pris la fuite, emmenant avec lui les deux chevaux, et il courait à travers la forêt ; il avait fini par s'embourber sur le bord d'un des lacs, et là, se croyant menacé par l'animal qui venait d'être abattu, il criait de toutes ses forces : Un ours ! un ours !... Miss Johanna et son maître ! où est mon maître ?... Les chasseurs, attirés par le triple coup de feu, arrivaient de toutes parts ; M. Blumenbach ne tarda pas non plus à paraître ; il fut le seul qui ne prit point de la piteuse mine que faisait Bill, enfoncé dans la fange jusqu'à la ceinture et tenant toujours la bride des deux chevaux.

— Qu'y a-t-il ! lui demanda son maître...

— Un monstre, un vrai monstre ! monsieur, par là...

M. Blumenbach s'élança vers le point que Bill lui montrait du doigt. Du plus loin qu'il le vit accourir en piquant des deux, sir Henri, divinant son inquiétude, se hâta d'agiter son mouchoir en criant : Victoire ! victoire !..

— Où est ma fille ? demanda M. Blumenbach...

— Ici, mon père, répondit, miss Johanna, faisant un suprême effort pour paraître calme, c'est à moi que revient l'honneur de la journée !...

Imprudente ! lui dit son père avec un accent de reproche.

— Il n'y a jamais de danger pour qui est brave, — répondit sir Henri. Et s'adressant à la jeune fille : — Après un pareil acte de courage, vous n'aurez plus peur d'un *lumberer* en colère, n'est-ce pas ?

— Chut ! reprit miss Johanna, ne me parlez jamais de cela, et ne dites plus jamais un mot de l'extravagance que vous m'avez fait commettre.

Parlant ainsi, Johanna remonta sur son cheval ; Bill, retiré de la vase par les chasseurs canadiens, venant de ramener les deux poneys confiés à sa garde. La jeune fille était sérieuse et comme atterritée. Une vive rougeur colorait ses joues, d'ordinaire un peu pâles. Elle trottait auprès de son père, et l'ours, principal trophée de cette journée de chasse, était porté sur un lit de branchages par les *farmers*, qui se relayaient fréquemment. Sir Henri dut aussi se mettre de la partie ; dans ces pays où l'on ne connaît ni les garde-chasse, ni les piqueurs, ni les valets de chiens, où l'on n'a pas même de meute, chacun est obligé de lever, de suivre et finalement de porter son gibier sur son dos.

— Vraiment, Johanna, dit M. Blumenbach à sa fille en considérant l'énorme bête étendue sur sa litière comme un nabab dans son palanquin, est-il possible que tu aies eu la hardiesse de faire feu sur un ours de cette taille ?

— Ah ! reprit-elle en se tournant vers sir Henri, qui faisait à ce moment l'office de porteur et semblait plier sous le fardeau, c'est maintenant que je me sens fière de mon triomphe... Voyez, mon père ! votre fille n'a-t-elle pas l'air d'une châtelaine du moyen âge qui rentre en son manoir suivie de son cortège de chevaliers ?...

— Miss Johanna, répliqua sir Henri, vous devenez fière, et vous prenez plaisir à nous voir... à vos pieds !...

La jeune fille donna un coup de cravache à son cheval et partit en avant. Elle avait hâte d'arriver à l'habitation de son père pour remettre un peu d'ordre dans sa toilette et aussi dans ses idées. Il y eut ce soir-là chez le planteur un grand dîner auquel furent conviés tous ceux qui avaient pris part à la chasse. Johanna en fit les honneurs avec beaucoup d'aisance et de dignité, comme si elle eût eu à traiter des hôtes de distinction. Les *farmers* canadiens, habitués à un maigre ordinaire, et qui ne connaissaient rien de la délicatesse de la cuisine européenne, mangèrent beaucoup et parlèrent peu. Ils considéraient avec une certaine admiration la jeune fille aux cheveux cendrés tressés en longues nattes, aux yeux bleus, à la peau fine et transparente, qui présidait le banquet avec des allures de reine. M. Blumenbach contemplait avec un attendrissement inquiet sa fille Johanna, la veille encore si timide et maintenant si sûre d'elle-même, et de temps à autre sir Henri levait sur elle son regard calme et fier avec un secret orgueil.

Quant la nuit fut venue et que d'épaisses ténèbres couvrirent la terre, chacun d'entre les chasseurs canadiens, reprenant son fusil, son sac à plomb et sa corne de bœuf remplie de poudre, s'engagea résolûment dans la forêt pour regagner sa demeure. Il leur paraissait tout naturel de retrouver sa route à travers les grands bois et

les halliers au milieu de l'obscurité la plus profonde. L'instinct les guidait ; en posant le pied sur le sol sec, humide ou pierreux, ils savaient dire au juste en quel endroit ils se trouvaient. La direction du vent leur tenait lieu de boussole, et si le temps était parfaitement calme, il leur suffisait pour s'orienter de tâter le tronc d'un arbre et de constater la présence de la mousse, qui indique toujours le côté du midi. Dès que le silence régna autour d'elle, Johanna, retirée dans sa chambre, essaya de se reposer des émotions de la journée ; mais elle ne put dormir que d'un sommeil agité. Il lui semblait qu'elle parcourait les bois sous les traits fantastiques d'une héroïne des contes de fées, chassant devant elle les bêtes sauvages qui se dérobaient l'une après l'autre à sa poursuite. Elle voyait sir Henri galoper à ses côtés, s'attacher à ses pas, comme si elle l'eût tenu par ce fil enchanté dont les péris se servent pour enchaîner celui qu'elles veulent retenir captif, et ils s'en allaient ainsi tous les deux dans des espaces imaginaires où tout était rayonnement et bonheur ; puis elle se sentait tomber au fond d'un abîme, et le rêve, subitement interrompu, recommençait encore. Quant la lumière du soleil montant sur l'horizon vint l'avertir qu'il était déjà tard, elle se leva inquiète et fatiguée par les songes qui avaient hanté son cerveau surexcité. Elle se rappela son tranquille sommeil, ses douces rêveries d'autrefois, alors qu'elle vivait timide et solitaire à l'ombre du toit paternel, et elle se demanda pourquoi il ne pouvait plus en être ainsi. A ce moment, sir Henri se promenait à cheval sur le coteau faisant face à la rivière. Elle se mit à le regarder, cachée derrière les rideaux de sa fenêtre. Il lui apparut tel que son imagination le lui avait montré pendant son sommeil, plein de noblesse, hardi, fier, portant au front la marque des créatures d'élite. Elle se reprochait de n'avoir pas compris dès le premier jour la supériorité de ce brillant *gentleman*, qui avait éclairé sa vie d'un rayon si lumineux ; mais cet hôte choisi que le printemps avait amené ne devait-il pas partir à l'automne, comme les oiseaux de passage qui disparaissent aux premières gelées ?... A cette pensée, Johanna se laissa tomber sur un fauteuil, et il lui sembla ressentir jusqu'au fond du cœur les atteintes cuisantes des froids de l'hiver.

IV

LE JACK-LIGHT.

Si l'été arrive tard et tout d'un coup dans le nord de l'Amérique comme en Russie, il s'en va rapidement aussi, et dès la fin d'août les brouillards du matin font pressentir le retour de la saison froide.

A l'approche de l'automne, qui devait être pour lui le signal du départ, sir Henri Readway multipliait les excursions, les parties de chasse, les promenades sur l'eau. Cette incessante activité commençait à fatiguer M. Blumenbach ; elle l'inquiétait aussi pour sa fille : celle-ci prenait un goût de plus en plus vif à tous les genres de plaisirs qui s'offraient à elle ; il lui fallait être continuellement en scène. Partout les *farmers* la rencontraient parcourant la forêt avec l'intrépidité d'une amazone, et le bruit de ses exploits s'était répandu depuis les sources du Saint-John jusqu'à Frederictown. Son père, qui d'abord avait été heureux de la voir trouver quelques distractions dans cette contrée solitaire, aurait désiré la ramener à un genre de vie plus calme : il lui en voulait un peu de ce qu'elle avait rompu avec les habitudes de retraite qui convenaient à son âme éprouvée par le chagrin ; mais Johanna avait pris son essor. Même quand elle était seul avec son père, les aspirations de son esprit exalté se manifestaient par la vivacité de son langage. Chez la jeune fille destinée à passer sa vie au sein des solitudes américaines se révélaient les instincts de la femme du monde, avide de briller dans les grandes villes d'Europe. Johanna en avait parfois les désirs changeans, les vellétés impétueuses et subites ; mais la tyrannie de ses petits caprices ne s'exerçait pas de la même manière sur les deux personnes qui l'approchaient le plus. Sa tendresse pour son père devenait plus ardente à mesure que son cœur se dilatait, elle savait tout obtenir de lui à force de prévenances ; vis-à-vis de sir Henri, elle agissait tout autrement ; plus elle se sentait attirée vers lui, plus elle affectait de mettre sa complaisance à l'épreuve et de lui imposer ses volontés. Toutefois celui-ci était de force à tenir tête à la jeune fille la plus fantasque, et Johanna, en croyant commander ne faisait qu'obéir à l'impulsion qu'il lui communiquait.

Un jour, ils étaient partis tous les trois pour aller pêcher dans les eaux de la rivière Saint-John ; on devait faire une collation dans un lieu frais et ombragé, quand on aurait pris beaucoup de poisson. Le lieu était bien choisi, mais l'habitant des eaux a ses caprices, lui aussi, et les lignes demeuraient immobiles au milieu du courant, sans que la plus légère oscillation du liège à demi submergé indiquât la présence d'un poisson. Le vieux Bill, qui accompagnait volontiers son maître dans ces excursions exemptes de périls, faisait judicieusement observer que l'on ne gagnerait rien à attendre plus longtemps. Quand le soleil s'élève sur l'horizon, la truite, aussi bien que la tanche paresseuse et la carpe défiante, descend au plus profond de la rivière et s'y retire pour dormir.

— Sir Henri, dit Johanna d'un ton de reproche, vous nous avez conduits dans des parages où il n'y a jamais eu de poisson.

— Miss, répliqua sir Henri, prenez patience, et donnez plus de fond à vos lignes... Le poisson va venir; mais si vous faites du bruit, adieu la pêche!...

— Eh bien! adieu la pêche! repartit vivement Johanna; mon père, quel livre avez-vous à la main? Oh! qu'il ferait bon lire ici à haute voix quelque belle poésie!

— Le livre que je tiens est un volume du mélancolique Wordsworth, répondit M. Blumenbach, qui se tenait paisiblement à l'écart. Je lis le joli poème de *Peter Bell*; mais la lecture à haute voix m'est pénible. Si vous voulez prendre le livre, sir Henri...

Sir Henri prit le volume, et après avoir parcouru quelques lignes, il lut cette stance :

His face was keen as the wind
That cuts along the hawthorn fence;
Of courage you saw little there,
But, in its stead, a medley air
Of cunning and impudence.

.....
There was a hardness in his cheek,
There was a hardness in his eye (1).

En vérité, dit sir Henri en interrompant sa lecture, nous le connaissons tous, ce Peter Bell dont parle le poète, car son portrait semble fait sur nature... C'est celui de votre ancien ami, monsieur Blumenbach!

Celui-ci fit signe à sir Henri de continuer de lire; mais Johanna s'écria: — De quel ami parlez-vous? Ce portrait est assurément celui d'un homme méprisable et méchant!...

— Vous n'avez pas reconnu le *lumberer* Toby Harving? dit en riant sir Henri.

— Oh! de grâce ne parlons plus du maître flotteur, interrompit M. Blumenbach; il peut reparaitre d'un jour à l'autre. Déjà plusieurs *lumberers* ont passé par ici, se dirigeant vers les *Little Falls* pour y préparer les travaux de la prochaine campagne.

— Est ce qu'on a vu Toby Harving autour des *Grand Falls*? demanda Johanna.

— Non, répondit son père, mais il ne tardera pas à se montrer, à moins qu'il n'ait pris le parti de se fixer à Frédéricktown ou à Portland.

(1) " Son visage était aigu comme le vent qui pénètre à travers la haie de néfliers sauvages; de courage, on n'en voyait guère sur ses traits, mais en revanche un mélange de finesse et d'impudence... Il y avait de la dureté sur sa joue; il y avait de la dureté dans son œil..."

— Pour y élever un chantier de bois flotté et devenir un grand négociant ! ajouta sir Henri avec un sourire.

— Puisse-t-il en être ainsi ! murmura le planteur. C'est son rêve, son idéal à lui. Vous ne comprenez pas ces gens-là, sir Henri ; leurs ambitions vous semblent mesquines, ridicules même. Qu'importe ? Ils courent droit à leur but avec l'impétuosité d'un torrent, et malheur à qui veut leur barrer le chemin, ne fût-ce que par un sarcasme !

* * *

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Il y a des époques néfastes dans l'histoire des peuples comme il y a des heures funèbres dans la vie des individus. C'est une loi qui vient d'en haut et si elle se révèle par fois menaçante comme les foudres de Sinaï, c'est que les sociétés dégénérées ont besoin de secouer leurs dépravations en s'agitant sous les verges du châtiement divin. Plus les fautes sont grandes, plus la punition est terrible. Aujourd'hui c'est la France qu'on flagelle. Le bras qui la courbe semble l'étreindre et la broyer ; et comme le malheur a son ironie, il en est qui osent sourire d'incrédulité quand on leur parle du succès final des armes françaises. Bien aveugle serait celui qui n'attribuerait tant de désastres qu'à des circonstances purement humaines. La France ressemblait à une société décrépète. Travillée sourdement par les sociétés secrètes, matérialisée par les renégats du Christ, étourdie par les paroles des saltimbanques politiques, rongée par les plaies du socialisme et du communisme, elle cachait soigneusement les maux qui la dévoraient, et s'enivrait de la longue prospérité factice qui l'a énervée.

Quand le croyant sincère allait s'agenouiller devant le Christ, le sceptique lui jetait un sourire moqueur plus mordant que les paroles les plus ironiques. Dans le domaine des idées et des principes les têtes chaudes du radicalisme étaient en ébullition. Les théâtres et les clubs enfumés où régnait le dieu du plaisir avaient remplacé les exercices vivifiants de la religion. On était catholique de nom et l'on était épicuréen en pratique. C'était évidemment le sommeil presque général de la nation. Il fallait secouer la torpeur de ce peuple qui avait pour mission de protéger les lois de l'Eglise. Ce fut un réveil sanglant.

Mais à peine les canons prussiens avaient-ils commencé à rugir qu'on offrit au cœur même de la France une apothéose au sceptre de Voltaire et que l'Empire oubliant lâchement ses promesses retira ses troupes de Rome. A ces hontes et à ces déshonneurs répondent les défaites de Wissembourg et de Forbach. Et puis, quand les Italiens fondent sur Rome comme des oiseaux de proie et ravissent le sceptre du St. Père, un autre sceptre qu'on croyait d'un bronze assez dur pour essuyer les tempêtes de tous les peuples se brise comme un vase d'argile sur l'épée du roi Guillaume.

Inexplicable fatalité pour qui ne croit pas au Christ ! La France ne s'est sentie puissante et glorieuse que lorsqu'elle a défendu et protégé le pouvoir temporel du Pape. Elle a été humiliée lorsqu'elle a opprimé le pontife-roi. C'est sur Rome que la France doit ancrer ses destinées ; le passé en fait foi. Et si elle ne le fait point, c'est encore sûr qu'elle ira se briser. Là ont éclaté les gloires du premier et du second empire, et là aussi le premier et le second empire sont venus échouer et périr.

Avec quelle profondeur d'intuition et avec quelle logique inexorable M. l'abbé Margotti, directeur de l'*Unità Catholica* de Turin, annonçait en 1866 la chute prochaine du second empire.—“ Napoléon est au soir, la nuit vient, disait-il !—La chute ne saurait être éloignée, car les deux causes de l'existence de cet empire ne subsistent plus. Ce furent la gloire et la restauration catholique. Or, Napoléon III, au lieu de défendre la religion catholique, la livre à ses adversaires ; et, au lieu de combattre, il recule. C'est en allant à Rome qu'il devenait Empereur : il s'en va de Rome, s'achemine donc naturellement à sa ruine. Quand l'oncle recommença de persécuter Pie VII, J. de Maistre écrivait :—“ Bonaparte attaque le Pape, tant mieux ! à présent la chute de l'empire est certaine.”—Eh bien ! nous disons la même chose du neveu. Il abandonne Pie IX, il livre Rome, tant mieux ! les funérailles du second empire ne tarderont pas. L'oraison funèbre est prête. On peut la diviser en trois points : Allemagne, Mexique, Rome. Allemagne et Mexique, déchéance de la gloire militaire ; Rome, abandon complet de ces traditions catholiques avec lesquelles la France ne rompra jamais ; abandon par manque de cœur !—La bataille de Waterloo parut mystérieuse à Napoléon 1er lui-même. Quelqu'un la lui ayant rappelé au jour anniversaire, 18 Juillet 1816, il s'écria, très-ému :—“ Bataille incompréhensible ! concours de fatalités inouïes ! il n'y eut que disgrâces ! ”—Il ajoutait en se couvrant les yeux de ses mains : “—Tout ne m'a manqué que quand tout avait réussi ! ”—Eh bien ! que Napoléon III se prépare

“ à pleurer les mêmes humiliations. Lui aussi verra venir sa jour-
 née incompréhensible.”

Ce manifeste prophétique adressé à Napoléon lui-même “ *pour le relire en temps opportun* ” s’est réalisé à la lettre. Napoléon en courtisant et en favorisant la révolution a préparé sa ruine ; et la révolution a écrasé son impérial amphytrion. C’est l’histoire du serpent mordant celui qui l’a rechauffé. L’empire en n’ayant pas de principes ne pouvait espérer de fonder une œuvre durable. C’était un colosse de bronze aux pieds de plâtre menaçant ruine et qui a croulé lorsque le souffle de Dieu a passé.

Quand le lion frappé d’une flèche empoisonnée s’en va mourir au fond du désert, les oiseaux de proie arrivent par nuées et déchirent avec des coups de bec retentissants ce corps dont ils avaient naguère redouté l’ombre même. Ainsi il vient de s’abattre autour de l’empire tombé des nuées d’accusateurs qui déchirent avec grand bruit les lambeaux de pourpre de l’exilé de Wilhemshohe. On fouille dans les ténèbres et dans les profondeurs de son administration passée, comme dans les entrailles d’une victime. On met au jour des statistiques secrètes et compromettantes. On établit des hypothèses habilement enchevêtrées, et l’on accuse. On découvre des favoris qu’on n’avait pas soupçonnés. On explique le secret d’une diplomatie odieuse et avortée. On lance comme un éclair des phrases éblouissantes ;—Et l’on accuse encore. Et quels sont ces hommes qui jouent un pareil rôle ? Ce sont pour la plupart ceux-mêmes qui depuis vingt-ans ont sapé à grands coups le gouvernement de l’Empereur ; ceux-là même qui ont rendu sa tâche amère, compliquée et presque impraticable ; ceux-là même qui l’ont forcé de réduire si considérablement l’effectif de ses armées et en prêchaient l’abolition complète. Ainsi, si l’on retranche l’action indubitable de la providence, on trouve que, par la force même des choses, ce sont ces mêmes accusateurs qui ont amené les humiliations de la France.

Et maintenant, hurlez, fils de Brutus ! Les fautes de l’empereur étaient grandes et il en subit le châtement. Les vôtres sont plus grandes encore, et l’expiation sera plus redoutable. Sous le gouvernement de l’Empereur, la France a joui d’une prospérité matérielle inouïe, tandis que la propagation de vos doctrines socialistes et radicales a tenu continuellement les esprits en alerte et a fait craindre vos violences autant que l’irruption d’un volcan. L’empereur avait un bras de fer pour maintenir l’ordre intérieur parmi un si grand fourmillement de têtes exaltées, quand vous-mêmes vous complotiez traîtreusement pour faire jaillir une révolution.

Beaux types d’hommes, en effet ! Il leur sied bien de vouloir

réformer quand ils traduisent leurs idées subversives que par des désordres épouvantables ! Leurs émeutiers de Lyon et de Marseilles, partisans d'Esquiros et du général Cluseret, n'ont-ils pas arrêté des prêtres vénérables et voulu renouveler les scènes de 93 ? Ne demandaient-ils pas à grands cris l'expulsion des Jésuites et la séquestration de leurs biens ? Il faut toute l'énergie des autorités et des gens de bien pour pacifier ces hommes qui circulent avec des poings fermés toujours prêts à frapper et des bouches toujours ouvertes pour vociférer.

L'un des grands torts de la République actuelle sera d'avoir attiré sur la France de nouvelles malédictions en appelant au commandement un homme comme Garibaldi, qui est la personnification du renversement de tous les trônes, qui prêche la république universelle et a toujours des paroles fanatiques à lancer partout où il y a un bouleversement social ou religieux à opérer. Que faire de ce lâche qui s'est enfui devant les soldats du Pape et qui a si ridiculement conquis à Monte-Rotundo son quolibet de "duc de Montre-tondos."

Paris, la Babylone moderne, la ville des plaisirs et la patrie des arts a dit adieu à son luxe de courtisane. Paris se porte vaillamment sous son corset de fer, et lance en tourbillons dévorants ses armées toutes neuves au métier des armes et qui font noblement leur devoir. Les canons des forteresses ont jusqu'ici brisé et refoulé les lignes prussiennes d'investissement. La guerre semble être entrée dans une nouvelle phase. La large conception de Von Moltke ne pourra probablement pas embrasser tout l'ensemble des opérations. Trochu à Paris, Bazaines à Metz, Bourbaki au nord de la France, l'armée de Rouen, les armées de la Loire au sud, et les Francs-tireurs partout : voilà ce que la Prusse aura à combattre. Quelque bon jour, l'ennemi verra ses communications coupées par une épaisse muraille de chassepots. Alors ce sera une lutte effroyable qui se terminera par le triomphe des Français. Alors l'Allemagne éprouvera un frisson d'horreur et de désespoir quand elle apprendra, que la fleur de ses armées a été engloutie comme disait le Maréchal Niel, dans "cette terre vengeresse qui dévore les conquérants."

* *
* *

Un décret royal annonçant le résultat du plébiscite a proclamé les Etats Pontificaux partie intégrale de l'Italie. Victor-Emmanuel a dirigé ses troupes sur Rome dans le but apparent de compléter une unité délabrée, il s'est emparé de sa proie sans décla-

ration de guerre et en contravention au droit des gens. Il a fait ce que les poignards de Mazzani n'avaient pu faire. Aucun gouvernement n'a protesté, et le protestantisme qui est en confraternité avec la révolution s'est bien donné garde de désapprouver. On a voulu sauver les apparences par un vote ridicule, et le plébiscite a été l'œuvre fautive et incomplète des promoteurs du régime nouveau. Mais les amis de l'ordre et les vrais catholiques ont prouvé par leur abstention que le pouvoir temporel du pape ne pouvait être aux enchères après une possession de onze cents ans. De quel droit auraient-ils été vendre à l'étranger une autorité acquise si légitimement? Pourquoi auraient-ils par un vote coupable renié leur auguste roi et pactisé avec leurs ennemis?

Et voici que l'hypocrite monarque s'adresse au pontife désarmé *“ avec une affection de fils, avec une foi de catholique, avec une loyauté de roi, avec un sentiment d'Italien.”* Il le prie de vouloir bien lui accorder sa *“ bénédiction apostolique.”* Mais, pour Dieu! ne lui parlez pas de repentance et de restitution, Très-saint Père, accordez-moi votre bénédiction et laissez-moi piller votre héritage! tel a été le programme saugrenu de ce roi gallant homme, qui porte sur son front le stygmate de l'excommunication.

* *

Après l'usurpation de Rome les troupes pontificales n'avaient plus leur raison d'être, et elles ont été licenciées. Nos zouaves Canadiens ont pris leur feuille de route pour la patrie; et s'il ne leur a pas été donné de verser leur sang, la grandeur de leur dévouement n'en est pas moins digne d'admiration. On ne va pas à deux mille lieues de distance prendre volontairement les armes sans être mu par des principes généreux et sans être inspiré par une pensée sublime. Ils ont compris leur mission et nous éprouvons un légitime orgueil quand nous songeons que notre jeune Canada a été sur le vieux monde remplir les traditions d'honneur de notre patrie.

Un jour viendra où ces conquérants d'un jour, soudoyés par les Carbonari et les meneurs d'une société en délire, sentiront le pouvoir leur tomber des mains. Un jour viendra où les persécuteurs de l'Eglise seront humiliés et entendront retentir sur les Sept Collines les éclats de cent mille coups de tonnerre. Alors, comme Moïse sur la montagne du Sinaï, le Pape apparaîtra plus glorieux que jamais, et il reprendra au milieu de son peuple cette autorité séculaire qu'on lui a ravie. Et s'il arrivait, dans un moment d'erreur et d'oubli que la France reniât ses devoirs comme fille aînée de l'Eglise, on verra nos zouaves canadiens reprendre la route de Rome et faire la

garde sur les remparts comme le faisaient nos pères au temps de Charlemagne et de Louis IX.

*
* *

La vieille cité de Champlain a fait preuve d'un esprit d'initiative que nous n'avions pas coutume de lui reconnaître et qui fait son éloge. Le million de piastres qu'elle a voté en faveur du chemin de fer du nord fait mentir le vieil adage que Québec était la ville par excellence du *statu quo*. Depuis quelques mois, elle semble faire converger vers elle une foule d'entreprises tout aussi aisément qu'on fait converger des essaims d'abeilles vers la ruche qui leur sert d'asile commun. Hier le chemin de fer de Gosford a vu le jour. Aujourd'hui celui de Kennebec et Lévis semble en pleine voie de succès. Et que dire du chemin de fer de la ligne nord du St. Laurent, qui sera l'un de ces larges anneaux qui devront relier l'Atlantique au pacifique ?

Voici une grande leçon donnée à Montréal, à cette ville qui se vante d'être la ville du progrès moderne. Les Etats-Unis d'Amérique ont fait leurs richesses en établissant un réseau continu de communications entr'eux. Nous avons devant nous les leçons de l'expérience. Que Montréal marche d'un pas ferme et résolu vers l'avenir, que ses citoyens déploient cette activité qui a fait leurs richesses dans le passé, et l'on verra cette ville si bien favorisée par sa position géographique disputer à New-York le patronage de l'immense commerce de l'ouest.

*
* *

Il n'y a pas d'esprits plus profondément malheureux que les fanatiques d'Ontario, lorsqu'au milieu de leurs rêves d'avenir, ils sentent peser sur eux comme une vision sanglante, leur éternel cauchemar du Nord-Ouest. N'essayez pas de guérir ces cerveaux malades travaillés d'une monomanie incurable. La presse entière du Bas-Canada s'est évertuée depuis dix mois à leur faire entendre raison. Vains efforts ! paroles lancées dans le vide ! S'il fallait en croire ces pacifiques franco-phobes ayant nom Schultz, Mair et Snow, Mgr. Taché et son vénérable clergé ne seraient rien moins que des conspirateurs qui auraient décrété le règne de l'emprisonnement et de l'ostracisme. A les entendre, Riel n'est qu'un "lâche" dont le plus grand tort est de n'avoir pas été découvrir sa poitrine pour recevoir les balles des miliciens haut-canadiens. Était-il un lâche quand il commença avec dix-sept hommes à

chasser les agents maladroits du gouvernement et provoqua l'insurrection sur tout le territoire ? Etait-il un lâche quand il accueillait avec un air de suprême défi ceux qui venaient lui braquer un pistolet à la face ? Etait-il un lâche quand il faisait rebrousser chemin à l'ex-gouverneur Macdougall, d'heureuse mémoire ? L'a-t-on vu trembler lorsqu'il lui a fallu lutter contre tant d'éléments hétérogènes et tenir avec une main ferme la haute position où sa tête était continuellement en danger ?

En fait de bravoure militaire, ces actes valent bien les rodomontades du colonel Wolsely. Ce n'est qu'après s'être bien enfermé dans l'intérieur du Fort Garry que ce dernier a commencé à prendre ses grands airs de dignité. C'est alors seulement qu'il a commencé à cracher à la face des Métis l'épithète de " *bandits*," après avoir déclaré quelques jours auparavant qu'il entrait dans un territoire ami et sans aucun but agressif. Beau courage en effet ! et surtout brillante diplomatie ! Il a failli mettre la Province à deux doigts de sa perte en mettant en branle une nouvelle révolution. Et comme en ce siècle, on improvise un héros aussi vite qu'une figure au crayon, la population anglaise s'est fait un devoir de faire pleuvoir sur sa tête les adresses, les ovations et les éloges. A son arrivée en Angleterre on ne manquera pas, lorsqu'il s'agira de lui donner un grade, de vanter avec des mots sonores cette fameuse expédition qui n'a encore malheureusement servi qu'à accumuler des haines et faire jaillir des querelles.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

BIBLIOGRAPHIE.

François de Bienville. Scènes de la vie canadienne au XVIII^e siècle par Joseph Marmette. A Québec, chez Léger Brousseau, Imprimeur-Editeur. 1870. 299 p.

Parler d'un roman canadien est une tâche assez délicate. Pour plus d'une raison la matière doit en être traitée avec réserve, et cela ne consiste point, comme plusieurs paraissent le croire, dans l'arrangement d'un certain nombre de phrases élogieuses tirées des vieux clichés des gazettes. Il faut à toute chose sa mesure, le blâme et la louange sont inventés à cause de cela, mais si " la critique est aisée, l'art est difficile " et nous devons premièrement nous pénétrer du mérite de ceux qui consacrent leurs loisirs à la composition des ouvrages canadiens. Je sens si bien la difficulté qui s'élève devant moi que j'ai retardé d'un mois la publication de ces lignes, auxquelles il sera impossible d'attribuer le caractère de la véritable critique.

François de Bienville est dédié à l'honorable M. Chauveau, auteur du premier roman canadien, seul homme de lettres que nous puissions nommer au sommet de l'échelle politique, en raison de ses talents littéraires et de l'encouragement qu'il prodigue aux jeunes écrivains. Bonne dédicace.

A l'aide des éléments que l'histoire nous fournit déjà, il est clair que le roman canadien, c'est-à-dire moral, patriotique et instructif, prendra un jour une large place dans nos bibliothèques. Ces récits d'autrefois, savamment charpentés, agréablement dits, deviendront populaires, et, chose étonnante pour nous, l'on pourra voir alors en Canada des gens qui vivront du produit de leur plume ! Toute fois, cette prophétie à laquelle je ne prête point le prestige du vers de Nostradamus, ne s'accomplira que longtemps après nous ; vous voyez que je ne compte pas vous entretenir ici des espérances pécuniaires de M. Marmette.

Sans attendre cette époque fortunée, il existe parmi nous quelques âmes enthousiastes, favorisées du goût du travail et du talent de bien dire, qui s'efforcent de déblayer les routes par lesquelles passeront les intelligences de l'avenir. Ces pionniers de la littérature historique du Canada n'ont encore produit rien de parfait, si vous voulez, mais quelle belle moisson ils préparent généreusement à leurs successeurs !

M. Marmette, comme M. Bourassa, n'avait qu'à tendre la main pour rencontrer dans les scènes dramatiques dont se compose l'histoire de la race

française du nord de ce continent une donnée propre à attirer tout d'abord les sympathies du lecteur. Il a eu (ce que tant d'autres n'ont pas) le courage de pousser son entreprise jusqu'au bout.

Il a choisi l'année 1690 et, prenant le siège de Québec pour objet, il s'est plu à nous décrire des événements dont le plus inaperçu de l'histoire a encore de la valeur aux yeux des Canadiens.

Voilà donc la Nouvelle-France des temps héroïques représentée sous une forme nouvelle mais aussi véritable que toute autre. Voilà Québec en 1690, rocher par rocher, rue par rue, maison par maison. C'est, comme toujours, le boulevard du pays, le lieu où l'on plante le drapeau du souverain. En ce moment, la guerre est à ses portes qu'elle ne franchira pas ; les vaisseaux anglais remontent le fleuve ; les milices canadiennes sont appelées, il y va de l'honneur français. Frontenac arrive en toute hâte de Montréal et des Trois-Rivières où il vient de surveiller les préparatifs de défense de ces places ; il fait nuit, son canot aborde au pied de la côte dite de la montagne :

- Qui vive !
- France.
- Le mot d'ordre ?
- Canada.
- Passez.

Et la sentinelle vigilante relève son arme pour livrer passage au gouverneur, accompagné de M. de Bienville, le héros du livre, et du major Provost plus tard gouverneur des Trois-Rivières, alors major de Québec.

Ainsi commence le roman. Vous n'en avez pas tourné deux pages que les détails prennent un cachet attrayant. L'on voit que l'auteur a voulu être lu et qu'il s'est mis en frais de recherches au profit de sa narration.

Raconter le siège de Québec par l'amiral Phips était son principal dessein, mais répéter Charlevoix, Garneau et Ferland ne suffisait pas, il fallait se munir de mille détails que des fouilles laborieuses peuvent seules nous procurer et de la sorte, émailler, rajeunir, transformer des faits généraux, déjà connus. Le succès de M. Marmette a été tel que personne ne voudra fermer son livre avant de l'avoir lu en entier, Je dois dire, en passant, que le style, qui en est d'un grand naturel, engage agréablement le lecteur à ne point s'arrêter. Carle Tom m'a dit l'avoir lu d'un trait ; or, Carle Tom est difficile à satisfaire.

Disons aussi qu'il est difficile de bien écrire le dialogue en ce pays. De là vient probablement que nous n'avons pas encore de pièce de théâtre passable ; toutes celles qui ont paru sont tombées à plat. Le roman canadien en général évite la chute en supprimant le dialogue, mais il en résulte par endroit un vide fatigant. Le mouvement du dialogue est sans pareil pour rendre certaines scènes, l'on sent que nous ne pouvons nous en passer. Malheureusement, la conversation est inconnue en ce pays ; ici comme ailleurs les hommes ne causent point, ils parlent, et leur vocabulaire court d'haleine, offre un maigre aliment au littérateur. C'est à la femme qu'appartient la plume de la conversation, tant qu'elle ne voudra point s'en emparer, nous serons condamnés à brocher des dialogues sans verve dans un langage inintelligible. Ayons des salons où l'on cause : il faut commencer par là. M. Marmette a cependant fait un effort du côté du dialogue, il a joliment réussi, malgré tout : c'est qu'à Québec, il reste encore une étincelle du vieil esprit français.

Quand nous aurons une école complète de romanciers canadiens, ce genre de littérature pourra s'élever au dessus du simple narré des faits historiques

et de l'agencement des détails. L'étude des caractères, des personnages et des mœurs du temps, les observations sérieuses de la grande histoire pourront y trouver place. Aujourd'hui nous n'en sommes pas encore là,—aussi je n'oserais dire que "François de Bienville" atteint les hauteurs de toutes les perfections du genre. L'auteur peut répondre que son livre, tel qu'il est, a plus de chance de plaire au public qu'un travail de l'espèce que j'indique. Je crois qu'il a raison, connaissant ses lecteurs; l'étude de l'histoire du Canada n'est pas assez répandue pour permettre aux romanciers de nous faire voir autre chose que des notes artistiquement préparées et écrites comme en se jouant. C'est l'un des bons côtés du livre de M. Marmette.

Quel vaste champ à exploiter que les cent cinquante premières années de notre histoire, pour ne rien dire du siècle écoulé depuis! Comme nous aimerions à posséder un Walter Scott canadien pour exhumer la vie intime du passé et, par la curiosité qui s'attache si aisément aux pages d'un roman, nous initier de plus en plus aux travaux de nos pères! Encore une fois, ce ne sont pas les matériaux qui nous manquent, ce sont les ouvriers,—les gens de lettres—et les lecteurs.

Il serait facile de donner de l'attrait à cet article en analysant la trame imaginée par M. Marmette, mais je préfère vous la laisser découvrir en vous avançant dans la lecture de l'ouvrage.

Les amours de François de Bienville avec Louise d'Orsy y forment la chaîne indispensable à l'unité d'action, et le siège de Québec en fournit les épisodes, ou plutôt l'encadrement.

De légers incidents, qui touchent à l'histoire, y sont scrupuleusement reproduits. Ainsi, le cabaretier en vogue à Québec en 1690, joue là un rôle bouffon très-réussi dans lequel l'imagination de l'écrivain a pu introduire des faits de son cru, mais dont plusieurs sont strictement fidèles à la vérité.

S'agit-il d'armes, de vins, de toilette, on nous les représente, d'après les renseignements les plus exacts, tels qu'au temps de Frontenac; l'intérêt ne fait jamais défaut à ces notes d'agrément, car elles sont à leur place comme peinture de mœurs. Le livre en est abondamment enrichi.

Le chapitre qui m'a captivé davantage est intitulé : *Le trophée*. Frontenac, sommé de se rendre, déclare qu'il va répondre par la bouche de ses canons; le feu commence aussitôt et dès les premiers coups, le pavillon amiral de la flotte anglaise est abattu, puis promptement capturé à la nage par des canadiens. Voilà à peu près tout ce qu'en dit l'histoire. M. Marmette tire parti de cette prouesse en y faisant figurer ses principaux personnages et son héros :

"Les deux autres batteries, chacune de trois canons, que l'on avait établies à la basse ville, étaient confiées à deux compagnies de la marine commandées par Paul LeMoynes de Maricourt et par Jacques LeMoynes de Sainte-Hélène. Et certes, elles étaient entre bonnes mains, puisque MM. de Maricourt et de Sainte-Hélène passaient pour les meilleurs canonniers pointeurs de la colonie.

"François LeMoynes de Bienville et Louis d'Orsy servant tous deux dans la compagnie commandée par M. de Maricourt, se trouvaient donc rendus à leur poste lorsqu'ils mirent le pied sur la levée où nous avons vu accoster leur canot.

"Les pièces étaient déjà chargées, et l'on n'attendait plus pour faire feu que le premier coup de canon qui devait partir de la haute ville.

"—Vous arrivez à temps, messieurs, dit alors le sieur de Maricourt à son frère et à Louis d'Orsy; car je viens de parier avec le chevalier de

Clermont¹ que j'abats le pavillon de l'amiral des trois premiers coups que je tire sur l'ennemi. Le chevalier prétend que le vaisseau de Phipps se trouve hors de la portée d'une pièce de vingt-quatre. Qu'en dis-tu Bienville ?

“Celui-ci mesura du regard l'espace libre qu'il y avait entre la flotte et le quai, puis, se retournant vers son frère :

“— Je soutiens ton pari contre le chevalier de Clermont.

“— Vraiment. Bienville ! fit celui-là.

“— Oui chevalier.

“— Bien que l'habileté de notre commandant comme artilleur me soit connue, je ne crois pas qu'un boulet de vingt-quatre puisse atteindre sûrement le but que vous lui donnez.

“— Vous pourriez bien vous tromper.

“— Parbleu ! je le souhaite, mais je tiens à mon opinion.

“— Fort bien ! chevalier. Mais moi je parie toujours pour mon frère. Bien plus, la marée monte ; or je m'engage à aller chercher à la nage ce pavillon anglais qui flottera sur les eaux avant un quart d'heure.

“— Ah ! Bienville, si je ne savais pas que la forfanterie est aussi loin de votre cœur que le courage en est proche, je croirais cette offre-là fort peu hasardée. Qu'en dois-je donc conclure ?

“— Ce que vous en devez conclure, mille bombes ! s'écria Bienville piqué au vif, c'est que nous voulons montrer aux Anglais, mon frère et moi, quels sont les gens qu'ils viennent attaquer. Tiens-tu pour moi, d'Orsy ?

“— Certes ! répondit celui-ci le beau moment pour reculer.

“— Pardonnez-moi, Bienville, reprit alors le chevalier de Clermont en tendant la main à son compagnon d'armes. Mordiable ! votre projet de bain glacé me sourit assez, et je vous demande sérieusement la faveur d'être de la partie.

“— Oh ! bien volontiers ! d'ailleurs la baignoire est assez grande pour nous trois.

“M. de Maricourt venait cependant lui même de pointer sa dernière pièce, lorsqu'une forte détonation qui partit de la cime du cap, fit lever la tête aux artilleurs.

“— Le signal ! s'écria Bienville.

“Haut la mèche ! haut le bras ! commanda Maricourt.

“Trois artilleurs rapprochèrent de leur pièce respective les étoupilles allumées.

“— Première pièce ! feu ! cria le commandant.

“Un long jet de flamme jaillit de la gueule du premier canon qui, en reculant, parut se cabrer d'aise de montrer enfin sa grosse voix.

“Les officiers qui avaient eu soin de se tenir en dehors du nuage de fumée que devait produire l'embrasement du salpêtre, avaient les yeux rivés sur le vaisseau amiral.

“— Bien visé, Maricourt ! s'écria Bienville ; le projectile a coupé les haubans de babord du dernier hunier, quelques pieds plus bas que le pavillon.

“— Voyons ce que fera le second, dit le commandant, qui ordonna le feu d'une autre pièce.

“— Très-bien ! exclama de nouveau Bienville, le bois est entamé, cette fois ! Bas les habits, d'Orsy.

¹ Le chevalier de Clermont se tenait sur le quai comme spectateur et volontaire, la compagnie dont il était lieutenant n'étant pas encore arrivée de Montréal.

— Eh ! corbleu ! Bienville, oublies-tu que j'en suis, repartit le chevalier, en ôtant son justaucorps.

Le troisième coup de feu couvrit sa voix.

— Bravo ! bravo ! s'écria Bienville en applaudissant de la voix et des mains. Voyez un peu maintenant, chevalier.

Le projectile avait porté en plein bois, fracassant le mat et hachant les haubans de tribord.

Alors une immense acclamation roula sur les flancs du cap, car le pavillon de l'amiral, dépourvu d'appui venait de tomber sur les eaux du fleuve, entraînant sa drisse avec lui.¹

Et les détonations se succédèrent sans interruption sur les remparts et les quais.

Cependant, d'Orsy Bienville et Clermont, en simple costume natatoire, se tenaient sur le bord de la levée, prêts à sauter dans le fleuve aussitôt que le pavillon serait en vue.

Bienville fut le premier à l'apercevoir.

— En avant, messieurs, dit-il, en piquant une tête dans le Saint-Laurent.

Les trois plongeurs n'en firent qu'un, puis la tête des nageurs reparut ruisselante hors de l'eau.

— Brrrrrr ! fit d'Orsy en secouant la tête, froide en diable cette eau-là !

— J'ai vu mieux que ça... à la Baie d'Hudson... le printemps dernier, dit Bienville qui, nageur émérite, avait déjà quelques pieds d'avance sur ses compagnons. Il nous fallait... emporter un petit fort... dont nous étions séparés... par une rivière... de deux arpents... de large... Mais nous avions compté... sans la fonte des neiges... et l'inondation... La rivière coulait... à pleins bords... quand nous y arrivâmes... Vingt-deux hommes seulement... savaient nager dans ma compagnie... Cinquante anglais... nous attendaient de l'autre côté... N'importe, je donnai... le signal et l'exemple... et houp ! en avant ! nous y étions... diable d'eau !... quelle était froide !

Elle aurait gelé celle-ci.

— Et vos anglais demanda Louis d'Orsy, qui suivait son ami de près.

— Bah ! repartit Bienville en se tournant sur le dos pour faire la planche, afin de permettre à Clermont qui tirait de l'arrière de le rejoindre, bah ! nous en eûmes... bientôt raison. Allons ! chevalier, arrivez donc... Etes-vous engourdi ?

— Depuis que j'ai reçu... certain coup... de tomahawk... sur la jambe gauche... je nage avec peine.

— Dans ce cas... retournez à terre.

— Bienville... vous voulez me rendre... la monnaie de ma pièce... de tantôt... Il est vrai que vous êtes... dans votre droit... En avant !... messieurs... en avant !

Et les trois nageurs qui se trouvaient alors vis-à-vis de l'ancienne douane, mais à dix arpents de terre, piquèrent au large vers le pavillon. Ce dernier était encore à huit cents pieds plus bas ; mais la marée montante l'entraînait vers les trois gentilshommes.

A cet instant, ils virent jaillir l'eau en plusieurs endroits dans les environs du pavillon que le flux leur apportait, et plusieurs fortes détonations parties de la flotte leur firent lever la tête.

1. "M. de Maricourt abattit avec un boulet le pavillon de l'amiral." *Hist. de l'Hôtel-Dieu.*

“ D'autres décharges succédèrent aux premières et quelques projectiles vinrent, en hurlant, tomber auprès des trois amis.

“ — Parbleu ! dit alors François de Bienville avec un admirable sang-froid, il paraît que... nous allons au feu dans l'eau... Mais ces messieurs...

“ Un boulet qui vint s'engloutir à dix pieds de lui et le couvrit d'eau en tombant, lui coupa la parole.

“ — Ces messieurs... nous prennent décidément... pour des cibles... puisqu'ils tirent à côté, continua-t-il, comme si de rien n'était.

“ Le pavillon flottait alors à quelques cinquante pieds en avant.

“ Bienville redouble de vigueur tandis que balles et boulets pleuvent autour de lui. Quelques brasses énergiques l'amènent enfin près du pavillon qui tient encore au tronçon du mat coupé par le boulet de Maricourt.

“ Appuyant alors ses deux mains sur ce dernier débris, et sortant hors de l'eau son buste qui ruisselle :

“ — Vive la Nouvelle-France ! cria Bienville aux anglais de toute la force de ses poumons.

“ Et trois fois ce cri de victoire s'en va déchirer l'oreille de l'amiral qui rugit sur son banc de quart.

“ — Feu partout sur ces démons ! s'écrie Phipps d'une voix étranglée par la rage.

“ Un réseau de flamme et de fumée enveloppe un instant le gaillard d'arrière du vaisseau amiral qui ne peut faire feu des deux côtés de ses sabords, vu la position que lui donne le flot.

“ Quelques projectiles passent en miaulant près de Bienville qui a pris soin de rentrer dans l'eau jusqu'au cou, après avoir jeté ses trois défis. Une balle vint même couper la drisse qui rattache le mat au pavillon.

“ Ça me va, murmura François, car j'avais oublié mon couteau. Merci, messieurs, dit-il en tournant le dos aux anglais. Puis, il saisit le pavillon avec ses dents et l'entraîne à la remorque.

“ Bienville avait cependant perdu ses amis de vue depuis quelques minutes, et, lorsqu'il les rejoignit, sur son retour, il s'aperçut que d'Orsy soutenait le chevalier.

“ — Diable ! êtes-vous blessé, Clermont ? lui dit aussitôt François en voyant une teinte rougeâtre colorer l'eau près du premier.

“ — Ne m'en parlez pas, Bienville... ces mécréants m'ont... entamé la jambe droite... justement la meilleure, les chiens.

“ — Es-tu fatigué... d'Orsy ? demanda Bienville.

“ — Pas le moins du monde...

“ — Dans ce cas... continue de nager... à droite de notre ami... je vais en faire autant... à sa gauche... pour le soutenir aussi.

“ — Messieurs, reprit alors le chevalier de Clermont, j'ai bien peur... que vous ne puissiez pas... gagner terre... en me soutenant ainsi... Laissez-moi donc... m'en tirer tout seul... Bah ! en supposant... que je périsse... un jour plus tôt... un jour plus tard... cela ne fait rien.

“ — Or ça, chevalier, répliqua Bienville, pour qui nous prenez-vous donc ? Allons ! laissez-nous faire... et tout ira bien.

“ Et ils continuèrent d'avancer vers la terre, tout en entendant passer des projectiles autour d'eux.

“ Les artilleurs de la ville ne restaient cependant pas inactifs, et pour protéger la retraite des trois braves, ils nourrissaient un feu d'enfer entre eux et la flotte ennemie ; ce qui eut pour effet d'empêcher les anglais de mettre leurs chaloupes à l'eau, et de poursuivre les trois canadiens.

“ Mais ceux-ci avançaient lentement ; car M. de Clermont, dont la blessure n'était pas grave, mais qui pourtant perdait beaucoup de sang, ne pouvait presque pas s'aider à nager.

“ — Soyez raisonnables, ... mes chers amis, dit-il bientôt. Laissez-moi, ... je vais faire la planche... Peut-être la marée... me portera-t-elle... à terre ... et...

“ — Dieu me pardonne ! chevalier, ... mais vous divaguez... Allons ! courage, ami, ... voici qu'on vient à nous.

“ En effet, des chaloupes, que M. de Maricourt envoyait pour les recueillir accouraient à force de rames.

“ Et quelques minutes plus tard, les trois nageurs étaient hissés sur la première embarcation venue, par dix bras empressés.

“ M. LeMoynes de Maricourt ayant eu la prévoyance d'envoyer leurs habits aux jeunes gens, ceux-ci n'eurent pas le temps de frissonner sous la froide haleine d'une brise de nord-est qui s'élevait en ce moment.

“ — Ouf ! les dents me font mal, car le pavillon était lourd à traîner, dit Bienville en reprenant haleine.

“ — C'est qu'il est chargé de gloire, répartit d'Orsy.”

Chaque fois qu'en consultant nos vieilles chroniques l'on créera des scènes semblables nous devons les applaudir chaleureusement.

C'est ce que, pour ma part, je n'oublierai jamais de faire.

BENJAMIN SULTE.